

AIX-LES-BAINS

Arts & mémoire



LAMARTINE ET LA MUSIQUE

L'ARCHÉOLOGIE LACUSTRE

LES GÉNÉRAUX FORESTIER

L'INSTITUT ZANDER

Un ouvrage de référence indispensable dans votre bibliothèque...

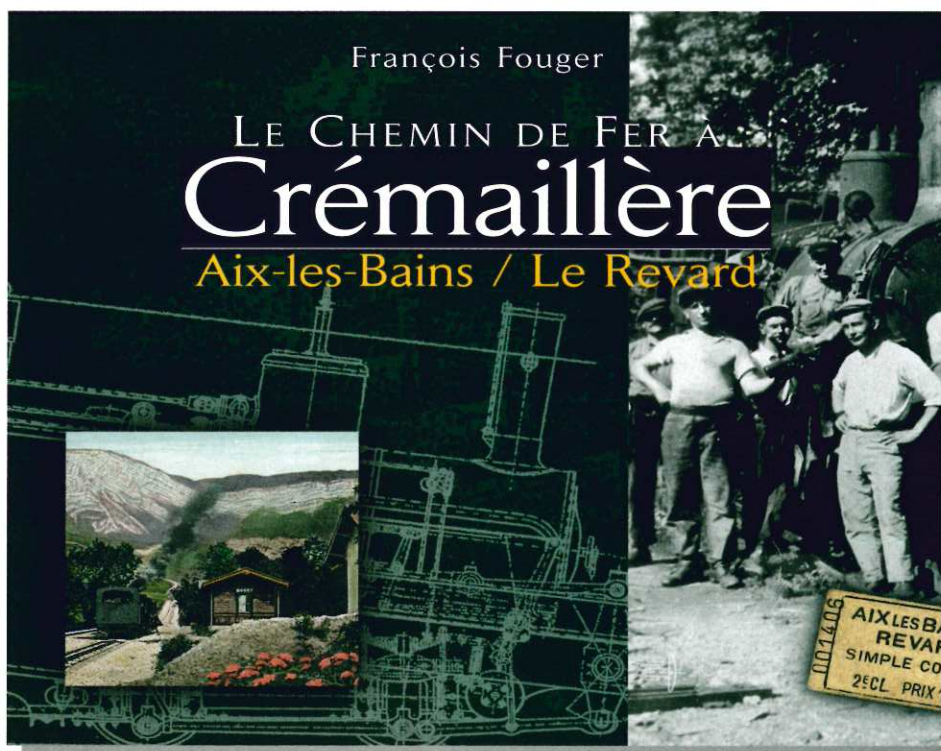
L'histoire du chemin de fer à crémaillère qui, de 1892 à 1937, emmenait les voyageurs d'Aix-les-Bains au Mont-Revard, au travers de bois et forêts, pour aller "respirer le bon air" de la Savoie et admirer le panorama unique sur le lac du Bourget, les Alpes et le Mont-Blanc.

Un livre de 160 pages 21x27 cm à l'italienne, imprimé en quadrichromie sur papier couché mat 150 g, relié pleine toile sous jaquette pelliculée.

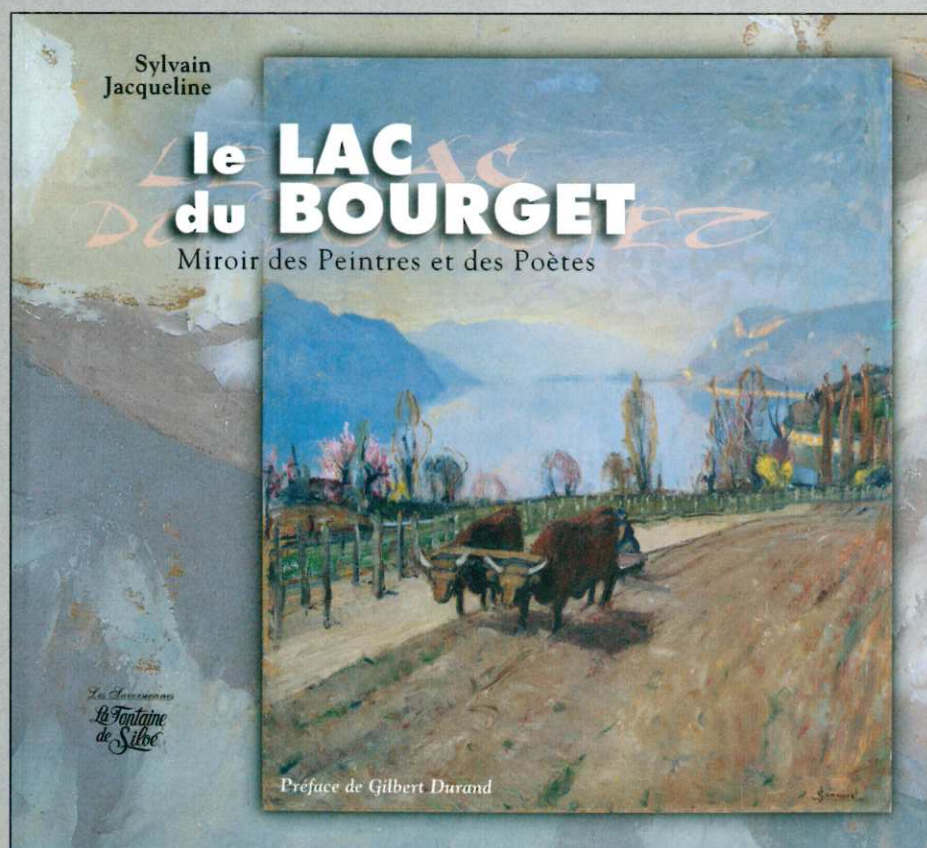
270 documents dont 80% d'inédit et 1/3 en couleurs d'origines illustrent un texte à la fois technique et anecdotique.

Ce livre est vendu 240 F prix public dans toutes les librairies autour du lac du Bourget et par correspondance :

Société d'Art et d'Histoire
2, rue Lamartine
73100 - AIX-LES-BAINS.



Un ouvrage de référence indispensable dans votre bibliothèque...



Le beau recueil de Sylvain Jacqueline vient raviver le trésor de notre mémoire, non seulement par la palette des peintres, mais encore par l'écho de cette vision lacustre dans la sensibilité de tant d'écrivains...

Sorti pendant l'été 2000, cet ouvrage nous entraîne tout autour du lac à la découverte des sites et des paysages, au travers de 62 tableaux connus ou à découvrir, et de textes d'auteurs parfois inattendus.

Format 28 x 25, 160 pages, relié sans jaquette, imprimé en quadrichromie.

Ce livre est vendu 198 F prix public dans toutes les librairies autour du lac du Bourget et par correspondance :

Société d'Art et d'Histoire
2, rue Lamartine
73100 - AIX-LES-BAINS.



Editorial

En réfléchissant sur les acteurs de l'Histoire, les spécialistes ont été longtemps partagés. S'agissait-il, comme le privilégiait l'Ecole d'Ernest Lavisse au XIXe siècle, de "grands hommes" qui auraient marqué leur époque en imposant leurs choix, ou devait-on envisager, comme l'a montré l' "École des Annales" au XXe siècle, des forces plus collectives (mentalités, groupes sociaux, données économiques...) qui conditionneraient les évolutions du temps ? Force est de constater que les personnalités comptent pour beaucoup dans l'édification du patrimoine culturel et économique de notre région.

Même si la Savoie a été quelque peu marginalisée pendant la Révolution et l'Empire, une famille aixoise, les Forestier, en s'impliquant dans ces épisodes, s'est trouvée souvent aux avant-postes de l'Histoire.

Plus tard, le courant romantique s'est affirmé ici, grâce à la sensibilité de Lamartine. Les écrits du poète ont connu un écho original par l'entremise

de musiciens qui, jusqu'à une époque très récente, s'en sont inspirés.

Le XIXe siècle, également, a entamé une réflexion sur les traces laissées par nos prédécesseurs sur les rivages lacustres. Ainsi débutèrent les premières recherches accompagnées souvent de pratiques et d'interprétations discutables : l'archéologie lacustre se développa néanmoins autour du plan d'eau du Bourget. Elle annonçait les sérieux travaux de fouilles effectués au cours de la seconde moitié du XXe siècle par Raymond Laurent et le CALAS de Raymond Castel qui en publiera la synthèse exhaustive l'an prochain.

Enfin, à l'aube de ce siècle, le suédois Gustav Zander mettait au point des techniques de rééducation largement plébiscitées aujourd'hui et parties intégrantes du patrimoine médical aixois.

Les généraux Forestier, Lamartine, les archéologues du lac du Bourget, Gustav Zander : autant de protagonistes d'une histoire locale que font heureusement revivre les articles de ce numéro.

Jean-François CONNILLE

Sommaire

- 2 Lamartine et la musique (André DUPOUY)
- 14 L'archéologie lacustre (Élisabeth ANDRÉ)
- 26 Les généraux Forestier (Arnaud BERNARD)
- 36 L'Institut Zander (Sylvain JACQUELINE et Yves MESTELAN)

Première page de couverture : Lamartine, d'après une couverture de partition conservée aux Archives Municipales d'Aix-les-Bains. En 4e de couverture, palafittes du Lac du Bourget. Voir "L'archéologie lacustre".

A R T S E T M É M O I R E

Publication éditée par la Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains - 2 rue Lamartine - 73100 Aix-les-Bains

Directeur de la rédaction : Jean-François Connille. Comité de lecture : Lucette Blanc, Pierre Calvelli, Raymond Castel, Jean-François Connille, Laurent Demouzon, Béatrice Druhen-Charnaux, François Fouger, Corinne Fouque, Geneviève Frieh, Frédéric Gimond, Joël Lagrange, Yves Mestelan. A participé à ce numéro : Aline Porcheron. Conception graphique : FREd. Mise en pages et retouches Photoshop® : François Fouger. Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs. Droits réservés sur les illustrations. Toute reproduction, même partielle, est interdite sans autorisation.



Imp. d'Arbust & Co

LE LAC.

Méditation Poétique de M. de Lamartine

Mise en musique par L. Niedermeyer.

Nouvelle Edition.

PRIX 5^f

Méditations mises en Musique par le même Auteur

- | | |
|---------------------|------------------------|
| 1. Lac | 4 La voix humaine. |
| 2 L'isolement | 5 L'Ame du Purgatoire. |
| 3 L'Automne | 6 Le cinq Mai |

Ces six Methodies sont aussi pour voix de Basses.

a PARIS, chez PACINI. Boulev. des Italiens 11.

Propriété de l'Éditeur.

Lamartine et la musique

On a tout dit sur Lamartine, tout étudié : le poète, le romancier, l'homme politique, l'historien, l'essayiste... mais on a rarement parlé de ses rapports avec la musique ⁽¹⁾. Pourtant le sujet n'est pas dénué d'intérêt, puisque plus d'une douzaine de musiciens se sont inspirés de son œuvre.

Lamartine a été, avant la venue de Verlaine et des Symbolistes, le plus harmonieux de nos poètes, celui dont la pensée se rapproche le plus de la musique. En lisant à mi-voix un de ses poèmes, on éprouve les mêmes impressions, vagues et délicieuses, qu'à entendre une mélodie. Intuitivement, il ne cherchait pas le sens ou la couleur, mais le rythme, la mélodie, l'harmonie. D'ailleurs, il a choisi souvent comme titre de ses poèmes des mots empruntés au vocabulaire musical : *Hymne au soleil*, *Chants lyriques de Saül*, *Harmonies poétiques et religieuses*, *Chœur des cèdres du Liban*, *Cantique d'amour*...

Dans sa préface aux *Méditations poétiques*, (Poésie Gallimard), Marius-François Guyard écrivait : « On surprend là le secret de Lamartine : la musique (...). La musique du vers et de la strophe est pour Lamartine le moyen de communiquer, plus que des idées, des sentiments. S'il cherche parfois à convaincre, il veut plus toucher et y parvient parce qu'il est musical et vague. Ses rythmes, sa mélodie détruisent toute velléité de résistance. »

De là à conclure que Lamartine aimait la musique... La réalité est beaucoup plus nuancée, car Lamartine était un être complexe dont les sentiments ont varié sur ce sujet. Il passait même de son vivant pour un ennemi déclaré de la musique.

Au début de son premier voyage en Italie en août 1811, il écrit de Milan à son fidèle ami Aymon de Virieu : « J'ai passé mes soirées à l'immense et magnifique théâtre de la Scala à entendre de la belle musique italienne » ⁽²⁾. Mais en 1818, le ton n'est plus le même dans une lettre de Paris à ce même ami : « Je me suis donné trois ou quatre fois de l'Opéra pour m'assourdir et m'endormir et me faire du bien

aux nerfs. Cela ne manque jamais son but » ⁽³⁾. Son ami, le Marquis de Luppé note : « Souvent on va au spectacle. Il a une prédilection pour les théâtres gais : Vaudeville, Variétés, Palais royal, et rit de tout son cœur » Un autre témoin écrit : « M. de Lamartine aime les chansons gaies et le théâtre bouffe. »

Dans son salon parisien, il reçoit des écrivains, des peintres, des hommes politiques, de jolies femmes (beaucoup de jolies femmes, il aime particulièrement...), mais rarement des musiciens. Le seul "musicien" qu'il aimait accueillir, c'était le chansonnier Gustave Nadaud. Et à la fin de la soirée, immanquablement, il lui demandait de chanter son immortel chef d'œuvre *Les deux gendarmes*. Vous en connaissez au moins le refrain :

*Brigadier, lui répondit le pandore
Brigadier, vous avez raison !* ⁽⁴⁾

On change en vieillissant

Les inconditionnels de Lamartine seront sûrement déçus par ces goûts que l'on n'attendait guère de sa part. Mais il ne faut pas se hâter de tirer des conclusions des témoignages que nous venons de rapporter. Sur la fin de sa vie, en 1858, dans ses *Cours familiers de littérature* on découvre une étude intitulée : *La musique de Mozart*. Il y consacre même trois de ses Entretiens (XXVIII, XXIX, et XXX)

Étudiant les aspects des différents arts, il conclut : « La musique est, de tous les arts celui qui se rapproche la plus de la parole : elle l'égale souvent et parfois même elle la dépasse ; car la musique souvent exprime l'inexprimable. Si nous avons à la définir, nous dirions : La musique est la littérature des sens et du cœur » ⁽⁵⁾

Il évoque ensuite les joies indicibles qu'il a

Lamartine et la musique

éprouvées en écoutant les chants de la nature
« C'est là, pour ma part, la musique entre
toutes les musiques, celle qui m'a donné les
plus vives ivresses d'oreille dont j'ai été enivré
au cours de ma vie. C'est par ces concerts ter-
restres ou aériens que j'ai compris l'art pieux,
amoureux, pathétique, sublime, des Mozart et
des Rossini. » ⁽⁶⁾

Et il termine son étude sur Mozart par une
merveilleuse conclusion « Si je devais renaître
sur la terre, je demanderais de renaître avec
le génie de Mozart et de Rossini, et avec la voix

de la Malibran, préférant leurs notes aux plus
beaux vers, et la langue de l'infini à la langue
des mots. Les hommes parlent, les anges chan-
tent. » ⁽⁷⁾

On l'aura compris, Lamartine préfère la
musique qui chante seule, sans parole. Il écrit
nettement : « Maintenant, si l'on nous
demandait laquelle des musiques nous préfé-
rons, de celle qui chante seule sans paroles ou
de celle qui dialogue accompagnée des paroles
sur la scène, nous n'hésitons pas à préférer la
musique non dramatique à la musique théâ-
trale. La musique est plus éloquente et plus
pathétique dans la sublime nudité de ses notes
que dans l'alliance hétérogène de ses notes
avec la poésie, le drame. La déclamation n'est
pas faite pour chanter, la musique n'est pas
faite pour déclamer. A chacun sa sphère. » En
somme, il reprend à son compte le vieux pré-
cepte des musiciens italiens : "Prima la
musica, dopo le parole."

Ainsi, et il le dit sans équivoque, il n'appré-
ciait guère, les musiciens qui lui "volaient" ses
vers. Et pourtant ces derniers ont trouvé dans
son œuvre une riche source d'inspiration.
Mais ils l'ont fait à leur manière : pour les
besoins de leur création musicale, ils ont dû
adapter la poésie qui servait de support à la
musique, ainsi que nous le verrons en analy-
sant les mélodies inspirées par les vers de
Lamartine.

Niedermeyer a osé

Le premier qui ait eu l'idée de mettre en
musique les vers de Lamartine fut
Louis Niedermeyer. Ce musicien
d'origine suisse (il est né à Nyon, à quelques
kilomètres d'ici, sur les bords du Léman) avait
fait ses études musicales à Vienne, avant de
venir les poursuivre à Paris en 1823. De ce
fait, il avait une parfaite connaissance des lie-
der germaniques, ceux de Schubert en parti-
culier. Tout naturellement, il a pensé adapter
le lied à la culture française, c'est ainsi qu'est
né *Le Lac*. Il n'a retenu que six strophes sur
les seize que compte le poème, quatre du
début et deux de la fin. Évidemment, le com-
positeur a cherché à exprimer en musique la
mélancolie de cette méditation romantique.
Cette mélodie, qui suit rigoureusement le
texte, est construite sur une opposition. Elle
commence par un récitatif maestoso en ré
mineur traduisant le trouble de l'homme, face
à son destin, emporté inexorablement sur
l'océan des âges, sans espoir de retour. Après
un interlude instrumental, le contraste est
frappant, avec les trois stances de la fin, alors



LE SOIR.

MÉDITATION POÉTIQUE,

de *M. Alphonse de Lamartine*

Mise en Musique par

NIEDERMEYER.

Prix 2 Fr.

Propriété des Éditeurs.

Deposé à la Direction.

A PARIS chez J.^{ce} PLEYEL & C.^{ce}

Boulevard Montmartre

2458.

Lamartine et la musique

que le poète évoque le souvenir de sa promenade en barque sur le lac. La mesure change (9/8 à la place de 4/4) et prend le rythme de la barcarolle, à la cadence régulière des rameurs. De même, la tonalité passe de ré mineur à fa majeur, ce qui éclaire les vers.

Comme dans les lieder, certains mots essentiels doivent être mis en valeur par la musique. Ainsi le vers « *Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes...* » est indiqué « *con forza* », souligné par les modulations expressives de l'accompagnement. Au contraire le vers « *On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,* » doit être naturellement chanté « *mezza voce* », le piano jouant en sourdine. Toutes ces indications de nuances sont importantes et permettent au chanteur un meilleur phrasé pour mettre en valeur les émotions du poète.

Autre procédé : la répétition. Le compositeur prend ainsi quelques libertés avec le texte, car ces répétitions n'y figurent pas. Dans la première strophe « *Ne pourrons-nous jamais...* » est répété crescendo. Plus loin, le mot « *Regarde !* » est redit crescendo avec un point d'orgue, soulignant l'importance de cette invitation., et lui donnant un accent dramatique. Dans la dernière strophe « *Tout dise* est répété deux fois, créant une attente afin de mettre en valeur la chute : « *Ils ont aimé...* »

Le Lac fut la première mélodie française. Et Lamartine, dont la modestie n'était pas la qualité première, malgré les trahisons faites à ses vers, accueille cette œuvre avec plaisir en raison de son succès. Il l'a écrit sans équivoque dans ses commentaires sur *Les Méditations*. « *On a essayé mille fois d'ajouter la mélodie plaintive de la musique aux gémissements de ces strophes. On a réussi une seule fois. Niedermeyer a fait de cette ode une touchante traduction en notes. J'ai entendu chanter cette romance et j'ai vu les larmes qu'elle faisait répandre.* »⁽⁸⁾

Niedermeyer composa d'autres mélodies sur des poèmes de Lamartine : *Le Soir*, *L'isolement*, *L'Automne*, mais, seul le souvenir du *Lac* demeure en raison de sa place dans l'histoire de la musique. C'est ce que Saint-Saëns souligna : « *Niedermeyer a été surtout un précurseur en écrivant *Le Lac*. Le premier, il a brisé le moule de l'antique et fade romance française. En s'inspirant des beaux poèmes de Lamartine et de Victor Hugo, il a créé un genre nouveau, d'un art supérieur, analogue au lied allemand et le succès retentissant de cette œuvre a frayé le chemin à Charles Gounod - dans *Le Vallon* entre autres - et à tous ceux qui l'ont suivi dans cette voie.* »⁽⁹⁾

62

LE VALLON.

MÉDITATION poétique de A. de LAMARTINE.

Op. 11.

à M^r WIGARD.

Andante quasi adagio.

PIANO.

Mon coeur lassé de tout, même de l'es-pé-

ran- ce, N'i-ra plus de ses vœux- impor-tuner le sort Prêtez

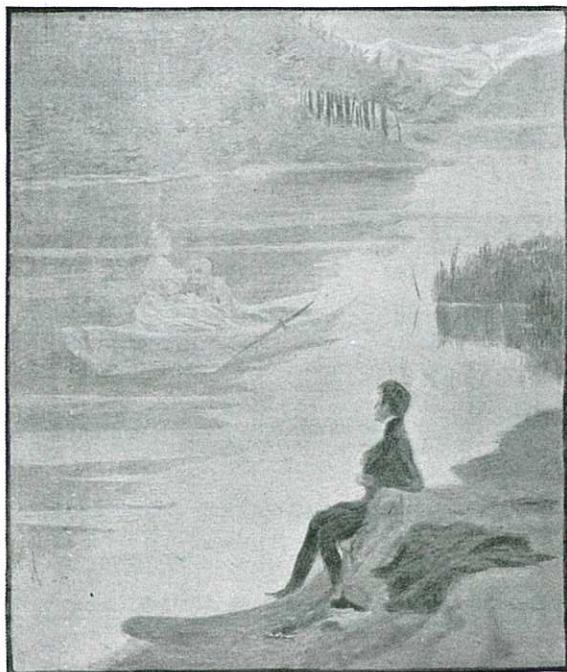
moi seu-le-ment, val-lon de mon en-fan- ce, Un a-

L'âge d'or de la mélodie

L'élan était donné et dans la première moitié du XIX^e siècle, de nombreux musiciens se sont inspirés des vers de Lamartine. Charles Gounod fut un des premiers à suivre l'exemple de Niedermeyer, et a composé plusieurs mélodies. Nous nous arrêterons d'abord sur *Pensées des morts* dont il a tiré une mélodie classique dans le goût du temps. Il n'était pas question pour lui de mettre en musique le poème entier (il comprend trente deux strophes). C'est beaucoup

LE LAC

Méditation poétique de LAMARTINE



Musique de L. NIEDERMEYER

1. Chant et Piano. *Ténor ou Soprano en mi mineur* . . . 2 » net. | N° 4. Chant et Piano. *Paroles italiennes.* 2 » net.
 2. — — *Basse en ut mineur* 2 » — | 5. — — *Ténor ou Soprano, avec violon et orgue* . . . 2 50 —
 3. — — *Baryton ou Contralto en ré mineur* . . . 2 » — | 6. Chant seul in-8° » 35 —

PARIS - COSTALLAT & C^{ie}, Éditeurs

18, rue de la Chaussée-d'Antin, et 40, boulevard Haussmann

Tous droits d'exécution publique, de reproduction et d'arrangements réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège, le Danemark.

trop long et dépasse les facultés d'attention des auditeurs. Il a conservé la première strophe, puis il en fait une seconde en accolant deux demi-strophes. Conscient d'avoir quelque peu trahi Lamartine, il lui donna le titre de *Souvenir* dans ses premières éditions. Puis, il remit le titre original. Il ne semble pas que Lamartine ait réagi après ce "charcutage"

Quelques années auparavant, en 1837, Félicien David, un musicien romantique injustement oublié, avait déjà composé une mélodie pour basse sur les mêmes vers de Lamartine. Il n'avait retenu que cinq strophes (1, 5, 8, 15 et 17) et le titre était devenu *Le jour des morts*. Les trois premières strophes sont de caractère assez sombre et la fin s'épa-

nouit dans une forme très expressive.

Mais, ce qui est intéressant, c'est que ce même poème ait inspiré encore deux autres musiciens : Liszt et... Brassens. C'est un exemple riche d'enseignements de création musicale puisque chacun d'entre eux a réagi avec son talent et sa sensibilité à partir d'une même source d'inspiration : Gounod et David avec une mélodie romantique, Liszt avec une sonate pour piano et Brassens avec une chanson.

Gounod a composé également *Le Soir*, *Souvenir*, *Seul*, *Au Rossignol* et surtout, le plus célèbre : *Le Vallon*. Là encore le musicien a élargué. Comme Niedermeyer, il n'a conservé que cinq strophes sur les seize du poème. Après une ouverture assez sombre s'élève une mélodie classique en ré mineur, très simple, avec un accompagnement discret servant note à note un chant plein de mélancolie. Cela correspond pleinement à l'inspiration du poème, écrit à Aix-les-Bains, où Lamartine n'arrive pas à surmonter sa douleur après la disparition d'Elvire. Mais quand viennent les vers :

« *Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;*

Plonge toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours »

On sent que le ton change. On sait que le poète a suggéré ainsi l'espoir qui lui est revenu depuis qu'il a rencontré Mademoiselle Birch à Chambéry. Et la musique exprime à sa manière ce changement : on passe maintenant en sol majeur. A noter le dernier vers amené une première fois crescendo puis répété fortissimo et maestoso, en mettant le mot "oui" à la place de "et" : « *Oui le même soleil se lève sur tes jours* », soulignant ainsi la force de ces paroles d'espoir.

D'autres musiciens du milieu du XIXe siècle composèrent des mélodies sur des vers de Lamartine : Georges Bizet (*Douce Mer*, *Chant d'amour*, *Le Grillon*), Félicien David (*Le jour des morts*, *La providence à l'homme*), M.F. Bodin (*Le Lac*, *Le Vallon*, *L'Automne*), Victor Massé (*Hymne de l'enfant à son réveil*), Hector Berlioz (*Prière du matin*), Édouard Lalo (*Prière de l'enfant à son réveil*, *Viens*), Camille Saint-Saëns (*Le Lac*, *Le poète mourant*, *le Golfe de Baya*), Jules Massenet (*Automne*), Joseph Mainzer (*Prière de l'orphelin*), Chrétien Uhren (*L'Automne*), Jean-Baptiste Faure (*Le Crucifix*), pour ne citer que les plus connus... On aurait dénombré quelque trois cents compositions musicales inspirées par les œuvres du poète. Ainsi, en

cette période romantique, dans les salons, on chantait bien souvent sur des vers de Lamartine.

A cette liste déjà longue, nous devons en ajouter un que l'on ne s'attend guère à trouver ici tant sa musique semble éloignée de l'esprit de Lamartine : Jacques Offenbach. Eh, oui ! En 1840 (il avait vingt ans) Offenbach a mis en musique un poème de Lamartine "A l'Esprit-Saint. Cantique", extrait des *Harmonies poétiques et religieuses*. Il n'a retenu qu'une partie de la première strophe commençant par le vers "C'est toi qui l'agitas dans l'inerte matière", et la dernière strophe. Ce cantique pour chanteur et orgue n'a jamais été édité : le manuscrit de cette partition est conservé aux archives de Cologne, sa ville natale.⁽¹⁴⁾

Franz Liszt était très proche de Lamartine par sa sensibilité romantique et ce même esprit profondément religieux. Ils étaient d'ailleurs unis par les liens d'une solide amitié. Liszt fut reçu à Saint-Point et il donna un concert en mai 1845 au théâtre de Macon en présence du poète. Il aurait pu, lui aussi, composer une mélodie : il en avait fait de très belles comme la célèbre *Lorelei*, sur un poème de Heine. Inspiré par les vers de Lamartine il avait d'ailleurs fait un premier essai avec *L'hymne de l'enfant à son réveil* pour chœur de femmes, harmonium et harpe. Mais il a préféré s'exprimer avec son instrument de prédilection : le piano, dans les *Harmonies poétiques et religieuses*, reprenant le même titre que le recueil poétique de Lamartine. Cette œuvre, dédiée à Jeanne Elisabeth Carolyne (la très pieuse et très catholique Princesse Von Sayn-Wittgenstein) est précédée en épigraphe d'un extrait de *L'avertissement des Harmonies poétiques et religieuses* de Lamartine.

" Il y a des âmes méditatives que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies, c'est-à-dire, vers la religion ; toutes leurs pensées se convertissent en enthousiasme et en prière, toute leur existence est un hymne muet à la Divinité et à l'espérance. Elles cherchent en elles-mêmes, et dans la création qui les environne, des degrés pour monter à Dieu, des expressions et des images pour se révéler à elles-mêmes, pour se révéler à lui : puissé-je leur en prêter quelques-unes !

Il y a des cœurs brisés par la douleur, refoulés par le monde, qui se réfugient dans le monde de leurs pensées, dans la solitude de leur âme, pour pleurer, pour attendre ou pour adorer ; puissent-ils se laisser visiter par une

muse solitaire comme eux, trouver une sympathie dans ses accords, et dire quelquefois en l'écoutant : Nous prions avec tes paroles, nous pleurons avec tes larmes, nous invoquons avec tes chants ! "

Après ce long préambule où Liszt, par Lamartine interposé, rend hommage à son égérie (cette âme méditative, c'est elle), la tonalité est donnée et montre les liens étroits qui unissent le poète et le musicien. Et cela se poursuit aussitôt, dès la première pièce *Invocation*, précédée, elle aussi en avertissement par les treizième et quinzième strophes du poème de Lamartine portant le même titre :

*" Élevez-vous, voix de mon âme,
Avec l'aurore, avec la nuit !
Élancez-vous comme la flamme,*

3. BÉNÉDICTION DE DIEU DANS LA SOLITUDE

D'où me vient, ô mon Dieu! cette paix qui m'inonde?
D'où me vient cette foi dont mon cœur surabonde?
À moi qui tout à l'heure incertain, agité,
Et sur les flots du doute à tout vent ballotté,
Cherchais le bien, le vrai, dans les rêves des sages,
Et la paix dans des cœurs retentissants d'orages,
À peine sur mon front quelques jours ont glissé,
Il me semble qu'un siècle et qu'un monde ont passé;
Et que, séparé d'eux par un abîme immense,
Un nouvel homme en moi renait et recommence.

(Lamartine)

l'accompagnement sempre piano e armonioso

Moderato *1

m f cantando sempre

una corda

5

sempre legato

10

15

dimi - nuen - do

*1) ... ♩ = 66" (L-P) **1) ... ♩ = 66" (L-P)

Z. 12 312

L a m a r t i n e e t l a m u s i q u e

Répandez-vous comme le bruit !
Flottez sur l'aile des nuages,
Mêlez-vous aux vents, aux orages,
Au tonnerre, au fracas des flots :

...
Élevez-vous dans le silence
A l'heure où dans l'ombre du soir
La lampe des nuits se balance,
Quand le prêtre éteint l'encensoir ;
Élevez-vous au bord des ondes
Dans ces solitudes profondes
Où Dieu se révèle à la foi ! »

Même chose pour *Bénédiction de Dieu*

dans la solitude, également précédé par une strophe de Lamartine tirée du poème homonyme.

L'influence de Lamartine se marque encore dans l'œuvre de Liszt par le choix des titres. Quatre des dix morceaux ont conservé leur titre lamartinien : *Invocation*, *Bénédiction de Dieu dans la solitude*, *Pensée des morts*, *Hymne de l'enfant à son réveil*. Les autres pièces portent des titres donnés par Liszt.

Arrêtons-nous sur *Pensée des morts*, puisque ce poème de Lamartine, comme nous l'avons dit, a inspiré d'autres musiciens. Chez Liszt, il s'agit d'une sonate de couleur sombre en sol majeur (le tempo est indiqué "*lento assai*") assez étrange. Ce qui caractérise le début de cette œuvre, ce sont les longs silences qui suivent le motif mélodique, un peu comme celui qui, devant une tombe, se recueille, absorbé dans la pensée de celle qui n'est plus. Puis le mouvement s'anime presque obsédant, tout enveloppé d'un ruisellement d'arpèges. Et l'on entend alors le lourd martèlement du "de profundis" en accords graves de huit notes. Sur la fin le rythme se ralentit dans une conclusion qui se veut apaisante et consolatrice. Liszt recommandait de jouer cette pièce « avec un profond sentiment d'ennui », cet ennui si cher aux Romantiques.

Finalement, par cette musique tantôt ardente, tantôt pleine de nostalgie, Liszt est peut-être plus proche du poète, plus sensible à ses émotions que s'il avait mis ses vers en musique.

En février 1854, Liszt donna en première audition à Weimar, un poème symphonique *Les Préludes* d'après un poème de Lamartine du même titre tiré des *Nouvelles Méditations poétiques*. En réalité, le choix de ce titre est tardif. L'œuvre, longtemps en gestation, avait été esquissée en 1848 pour servir d'introduction à une grande œuvre chorale intitulée *Les quatre éléments* sur un poème du marseillais Joseph Autran. Elle fut reprise et retravaillée par Liszt par rapport au poème de Lamartine et devint une sorte de méditation romantique avec ses élans passionnés alternant avec des moments de sérénité. Elle est introduite par une courte phrase "*inspirée librement*" de Lamartine :

« Qu'est-ce donc que notre vie, sinon une suite de préludes à un chant inconnu dont les premières notes sont entonnées par la mort ? »

On en serait resté à cette explication si, en 1954, Émile Haraszti n'avait fait paraître dans

LE LAC
MÉLODIE

de A. DE LAMARTINE
Musique de
NIEDERMEYER

Les Succès de
la Jolie Chanson

HONORÉ PION
Éditeur de Musique
19 Avenue de la République
PARIS (XI^e)

Lamartine et la musique

la Revue de Musicologie une étude iconoclaste intitulée *Genèse des Préludes de Liszt qui n'ont aucun rapport avec Lamartine*. Il assure que c'est la Princesse Wittgenstein qui aurait choisi le titre et rédigé la phrase d'introduction. Il n'empêche que Liszt a approuvé et maintenu ce choix. Peut-être pensait-il que le patronage de Lamartine, avec son immense prestige était plus valorisant que celui d'Autran, illustre inconnu ? Surtout après le succès remporté antérieurement par *Les Harmonies poétiques et religieuses*. La référence s'est maintenue puisque le disque enregistré par Karajan avec l'Orchestre philharmonique de Berlin indique encore *Les Préludes (d'après Lamartine)*.

Pour les fidèles lamartiniens indiquons pourtant quelques repères où ils pourront retrouver le poème des *Préludes*.

La méditation désenchantée du début peut correspondre à la lente et mystérieuse ouverture jouée piano par les cordes. Un peu plus loin, Lamartine évoque une bataille :

« De quels sons belliqueux mon oreille est frappée !

C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier... »

Cela peut se traduire chez Liszt par un déchaînement des cuivres et des timbales. Et quand Lamartine évoque les lieux de son enfance dans des vers virgiliens

« O vallons paternels ! doux champs ! humble chaumière ! »

on fait le lien avec cet air de danse campagnarde en 6/8 joué par les violoncelles. Mais on est un peu perdu à la fin puisque Lamartine termine sur une note de tristesse résignée

« Le chant meurt, la voix tombe... »

alors que l'orchestre se déchaîne avec une marche triomphale pleine d'éclat. Il faut beaucoup de bonne volonté pour retrouver Lamartine dans ce poème symphonique.

Mais Lamartine n'a pas inspiré que des mélodistes, puisqu'il a suscité aussi un opéra : *Jocelyn* de Benjamin Godard. Cette œuvre fut composée en 1884 sur un livret tiré du poème par Armand Sylvestre et Victor Capoul. Cet opéra, aujourd'hui bien oublié fut représenté pour la première fois au Théâtre royal de la Monnaie à Bruxelles en février 1888. Mais la Berceuse qui en est extraite continue à être

PENSÉE DES MORTS

Poème de
LAMARTINE

Musique de
Georges BRASSENS

All^o Mod^o

LA FA#m MI7 LA LA FA#m MI7

Voi-là les feuil-les sans sé-ve

Qui tombent sur le ga-zon; Voi-là le vent qui s'é-

-lè-ve Et gé.mit dans le val-lon; Voi-

© Copyright 1969 by Editions Musicales 57-7, Cité Trévise, Paris (9e)
EN VENTE : Société Nouvelle des Editions Musicales TUTTI E.M.57-188
25, rue d'Hauteville - Paris 10ème

International Copyright secured
Tous droits réservés pour tous pays

chantée : on a pu l'entendre encore sur France Musique courant juin. Il s'agit du passage où Jocelyn contemple Laurence endormie devant la grotte des Aigles : mais il ne sait pas encore qu'elle est une femme. Rare moment de bonheur, merveilleusement exprimé par le lent balancement de la berceuse, qui se détache, aérienne, sur le rythme obstiné de la basse.

Ajoutons que trois films ont été tirés de ce même poème par Léon Poirier (1922), Pierre Guerlais (1933) et Jacques de Casembroot en 1951 avec Jean Desailly et Simone Valère.

Les années de purgatoire

A partir de *Jocelyn*, c'est-à-dire à partir de 1888, Lamartine fut délaissé par les compositeurs. Il était passé de mode : le romantisme paraissait désuet. De ce fait, tous les grands mélodistes de la fin du

Œ 1

2^e Edition.

BERCEUSE DE JOCELYN



OPÉRA
en quatre Actes
DE

BENJAMIN GODARD

Edition pour Chant et Piano.

N^o1 Mezzo-Soprano ou Baryton, Pr. 6^f. — N^o2 Soprano, Pr. 6^f. — N^o3 Ténor, Pr. 6^f.
N^o4. Edition avec paroles pour Pensionnats. Fr. 5^f.

Edition pour Chant, Piano, Violon ou Violoncelle.

N^o5 Mezzo-Soprano ou Baryton, Pr. 7^f 50 — N^o6 Soprano, Pr. 7^f 50 — N^o7 Ténor, Pr. 7^f 50

Copyright by CHOUDENS. 1896.

Paris. CHOUDENS Fils, Editeur, 30, Boul^d des Capucines (près la rue Caumartin)

Tous droits d'exécution et de reproduction réservés

XIXe siècle : Duparc, Debussy, Fauré, Chausson, Poulenc, Ravel... l'ont complètement ignoré. Il faudra attendre 1920 pour que les musiciens du groupe d'Arcueil : Eric Satie

(*Élégie*), Henri Sauguet, Maxime Jacob, s'intéressent à nouveau à lui. Ce dernier, entré dans les ordres sous le nom de Dom Clément Jacob au monastère d'Encalcat se sentait très proche

Lamartine et la musique

de la pensée de Lamartine Il réunit sous le titre *d'Harmonies poétiques* plusieurs mélodies composées sur les vers du poète : (*La source dans les bois, La fenêtre de la maison paternelle, A une jeune fille, Prière de l'indigent, La pervenche*). Revenons sur la mélodie *Élégie* d'Éric Satie. Il s'agit d'une strophe de *l'Isolément* -une seule strophe, car Satie faisait toujours bref-. Pour une fois, le morceau est sérieux, dédié à la mémoire de son maître Claude Debussy, décédé l'année précédente, et composé, comme il est indiqué en épigraphe « *en souvenir d'une admirative et douce amitié de trente ans.* » On comprend alors le choix de Satie avec le vers final : « *Un seul être vous manque et tout est dépeuplé* », chanté fortissimo en ralentissant.

Et aujourd'hui, les musiciens sont-ils encore inspirés par les vers de Lamartine ? Eh bien, oui ! C'est d'abord Marcel Landowski qui composa la musique du film de Jacques de Casembroot, une musique tout imprégnée de l'âme romantique. Il s'agissait d'une commande du réalisateur. Cela lui donna l'occasion d'approfondir sa connaissance de Lamartine. Aussi, en août 1980, à l'occasion des Chorales du mouvement "A Cœur Joie" à Vaison-la-Romaine, Marcel Landowski a créé une cantate *Le pont de l'Espérance* pour orchestre, solistes et trois chœurs. Cette œuvre est inspirée par la *Marseillaise de la Paix* de Lamartine, un poème visionnaire qui, avec cent cinquante ans d'avance prône la réconciliation des Français et des Allemands et l'union des peuples de l'Europe. On pouvait lire dans le Figaro du 11 août 1980 sous le titre « *Six mille voix pour Marcel Landowski. Le cirque immense reflète le double idéal de César Joffrey, fondateur des Chorales et de Michel Corneloup, son digne successeur. Sur scène l'Orchestre de Wallonie, 180 choristes professionnels auxquels font écho dans le cirque 4.500 choristes amateurs venus de tous azimuts et 1.500 spectateurs venus d'un peu partout.* » Ce fut un véritable triomphe pour Landowski, mais aussi pour Lamartine dont les deux vers du refrain :

« *L'amour est plus fort que la haine*

La Fraternité, c'est mon pays ! »

étaient repris en chœur par une foule enthousiaste.

Mais le plus étonnant, c'est le cas de Georges Brassens qui a mis en musique *Pensée des morts* après Gounod, David et Liszt. On est surpris de le trouver en si haute compagnie. Quel rapport peut-il y avoir entre Lamartine, grand seigneur romantique, plein de distinction et Brassens, bohème mal

embouché qui a si mauvaise réputation ? Tous deux ont des points communs indépendamment du fait qu'ils sont d'authentiques poètes. Tous deux ont connu des soucis financiers : le premier à la fin de sa vie, alors qu'il s'épuisait en d'interminables travaux littéraires pour éponger ses dettes, le second dans ses jeunes années quand l'Auvergnat lui faisait l'aumône d'un morceau de bois. Mais ce qui les unit le plus, c'est l'obsession de la mort, constamment présente dans leurs œuvres. La chanson (et non mélodie) *Pensée des morts* fut composée par Brassens à la mort de son père, c'est-à-dire que le musicien et le poète étaient en parfaite communion de pensée. Très curieusement, cette œuvre est écrite en fa dièse mineur, et l'absence de modulation, le même motif chaque fois répété dans une échelle harmonique ascendante traduisent une profonde tristesse résignée.

Quatre Petites Mélodies

A la Mémoire de Claude DEBUSSY

ÉLÉGIE

Poésie de LAMARTINE

Erik SATIE

*En souvenir d'une admirative
et douce amitié de trente ans*

The musical score for 'Élégie' is presented in two systems. The first system shows the vocal line (CHANT) and piano accompaniment (PIANO). The vocal line is marked 'Déclamé' and 'Lent'. The piano part is marked 'p'. The lyrics are: 'Que me font ces val-lons, ces palais, ces chaumières, Vains objets dont pour moi le charme est envolé? Fleuves, rochers, forêts, solitudes.' The second system continues the vocal line and piano accompaniment. The vocal line is marked 'ralentir' and 'ff'. The piano part is marked 'p' and 'ff'. The lyrics are: 'Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.' The score includes performance instructions such as 'ralentir', 'repandre', 'suivre', and 'retenir'. The date 'Septembre 1920' is noted at the bottom right.

Lamartine et la musique

301

20^e Edition

LE SOIR

MÉLODIE

Poésie de
A. LAMARTINE



N° 1
Mezzo-Soprano ou Baryton
PR. 6 f

N° 2
Soprano

N° 3
Ténor

PR. 6 f

MUSIQUE DE

CH. GOUNOD

Paris, CHOUDENS, Éditeur, 30, Boul. des Capucines. (Près la Rue Caumartin)
Propriété pour tous Pays

Ne touchez pas à mes vers

Tous ces exemples de poèmes de Lamartine mis en musique soulèvent le problème de la propriété artistique du poète : les musiciens ont-ils le droit de prendre un poème, de le couper, de le modifier à leur guise, d'ajouter des éléments afin de l'adapter à leur musique ?

On l'a vu, Lamartine n'appréciait guère que l'on touchât à ses vers. Et si finalement, il a accepté l'œuvre de Niedermeyer, c'est parce qu'il s'est rendu compte que la musique ajoutait à sa gloire. Et comme il y était très sensible ! Mais il précise bien qu'il s'agit d'une exception. D'ailleurs, pour le soutenir, il trouve d'ardents défenseurs : ainsi Charles

Joatton écrivait en 1926 : « On conçoit tout ce que Lamartine dut souffrir en voyant le compositeur suisse Niedermeyer disloquer, démembrer le rythme des premières strophes de son "Lac" pour les emboîter de force dans un récitatif bâti selon les règles de la plus fausse convention, et emprisonner les autres dans une romance banale qui se répète sans souci des variations de sentiments et de pensées. »⁽¹⁰⁾

D'autres poètes ont réagi de la même façon. Victor Hugo, qui fut abondamment pillé est de l'avis de Lamartine : « Rien n'agace comme l'acharnement à mettre de beaux vers en musique. Parce que les musiciens ont un art inachevé, ils ont la rage de vouloir achever la poésie qui est un art complet »⁽¹¹⁾. Victor Hugo eut même ces paroles particulièrement blessantes : « Interdiction de déposer de la musique le long de mes vers ». De même, « Mallarmé n'a pas été très satisfait de voir Claude Debussy écrire une partition de musique pour son poème. Il estimait quant à lui que sa musique suffisait et que c'était un véritable attentat contre la poésie que de juxtaposer... la musique, fût-ce la plus belle, à sa poésie »⁽¹²⁾.

Il est intéressant de connaître aussi le point de vue du musicien. A l'occasion de la mort de René Char, dont il avait mis en musique *Le Marteau sans maître*, Pierre Boulez écrivait en 1989 « Toute une partie de la musique repose sur l'alliance avec la poésie : alliage encore plus qu'alliance puisque la fusion des deux éléments crée ce métal qu'est l'œuvre vocale (...) Placé devant l'alternative respect ou domination du texte, le compositeur choisit une solution autre : l'appropriation qui amplifie le sens en allant au-delà de la compréhension directe. »⁽¹³⁾

Cette controverse semble aujourd'hui sans objet, puisque ce genre musical est complètement tombé en désuétude. Alors que les lieder sont encore bien vivants en Allemagne, servis par des interprètes exceptionnels comme Dietrich Fischer-Dieskau ou Elisabeth Schwarzkopf, en France la mélodie accompagnée n'existe plus.

Aujourd'hui, qui chante encore *Le Lac*, sur les bords du Lac du Bourget ?

Comme disait Simone Signoret, vraiment, la nostalgie n'est plus ce qu'elle était !

André DUPOUY.

Lamartine et la musique

NOTES

(1) Seule exception *Lamartine et la musique* de l'Abbé J. Maître. Éditions. Loiseau (Beaune) 1901

(2) *Correspondance Alphonse de Lamartine-Aymon de Virieu*, textes réunis par Marie-Renée Morin, tome 1, PUF 1987, page 197.

(3) Ibid. Tome 2, page 183.

(4) Maurice Tœsca, *Lamartine ou l'amour de la vie*, Albin Michel 1969, p. 511.

(5) Alphonse de Lamartine, *Cours familiers de littérature*, Chez l'auteur, 43, rue de la Ville l'Évêque, Paris, (1858), Entretien XXVIII..

(6) Ibid. Entretien XXIX page 281.

(7) Ibid. Entretien XXX.

(8) Alphonse de Lamartine, *Premières méditations poétiques*, Hachette (1912), page 79.

(9) Marie-Louise Boëllmann-Gigout, "L'école de Niedermeyer" in *Histoire de la musique*, publiée sous la direction de Roland Manuel, Encyclopédie de la Pléiade (1973), tome 2, page 842.

(10) Charles Joatton. *Lamartine musicien*. Imprimerie Duguet-Contour, Macon (1926)
Anne-Marie De Brem et Marie-Renée Morin, *Lamartine et les artistes du XIX^e siècle*. Musée de la vie romantique (1990)

(11) Victor Hugo *Le tas de pierres*, Œuvres complètes, J.-J. Pauvert, tome 29, page 384.

(12) Paul Valéry, *Variétés, Études littéraires*, La Pléiade, Gallimard, page 670.

(13) *Le Monde* du 12 juillet 1990.

(14) Nous devons cette information à M. Laurent Fraison, de la Société Offenbach.

DISCOGRAPHIE

Le Lac. Musique de Louis Niedermeyer par Charles Jauquier, ténor, et Eugen Hubert, piano.
(Archives de la Radio suisse romande, cote 15.496)

Le Vallon. Musique de Charles Gounod avec Roger Bourdin, ténor, direction d'orchestre M. G. Clœz.
Disque Odéon 123663 (Bibliothèque Nationale de France)

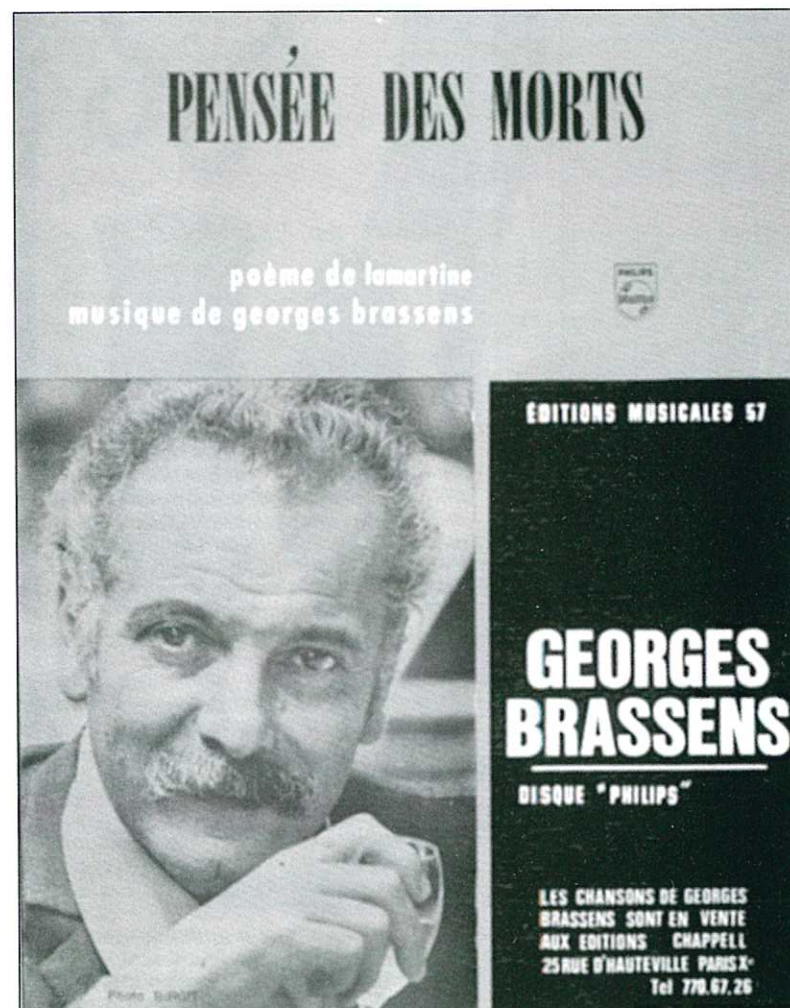
Berceuse de Jocelyn, musique de Benjamin Godard, par André d'Arkor, ténor, direction d'orchestre, Maurice Bastin. Disque Columbia DF 316 (Bibliothèque Nationale de France);

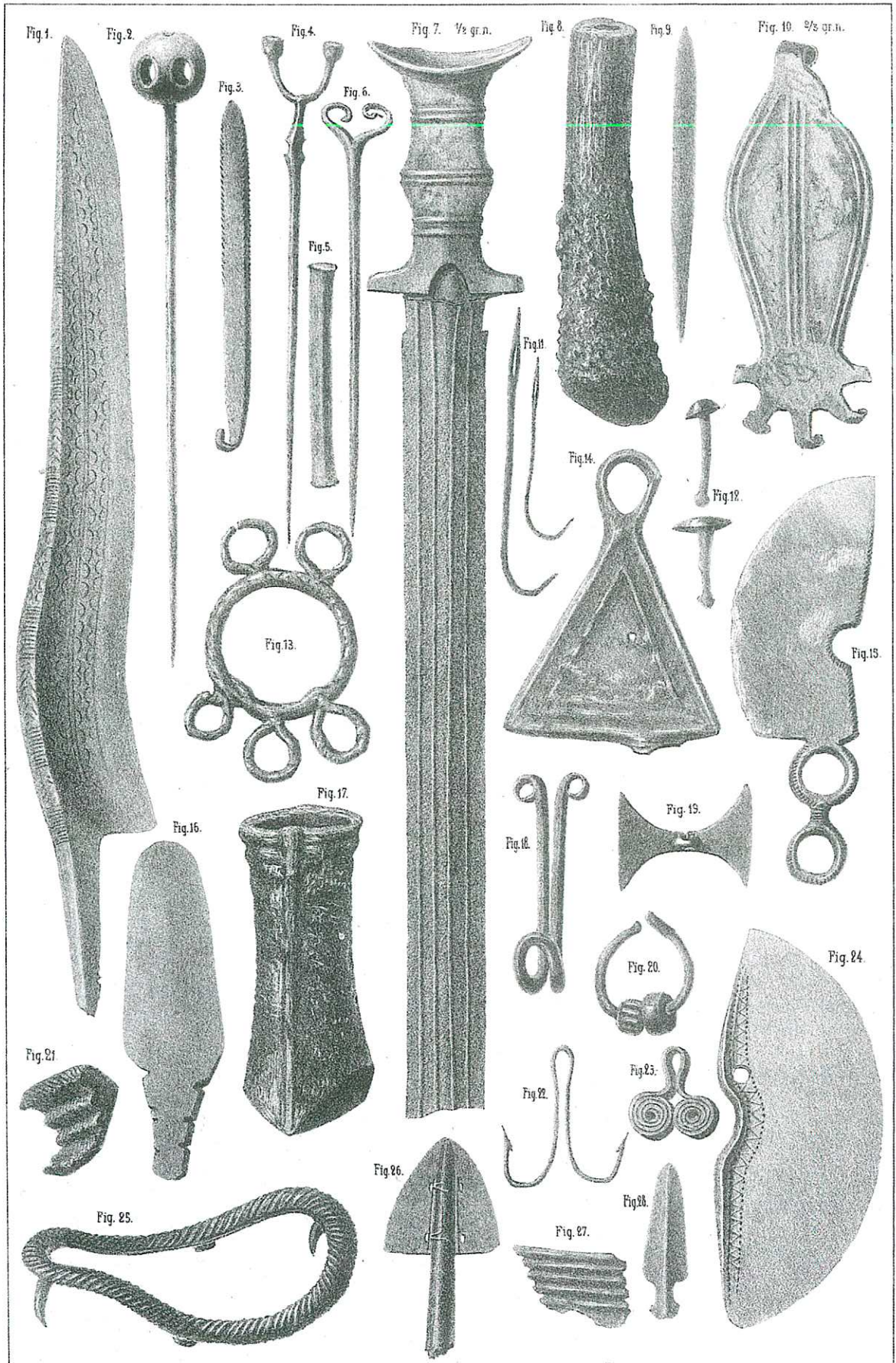
Pensée des morts, musique de Georges Brassens. Cassette Philips 836 29104.

Harmonies poétiques et religieuses. Franz Liszt. Complete piano music (Volume 3) par Philip Thomson. CD Naxos 8. 553073.

Les Préludes. Poème symphonique N° 3. Franz Liszt, Berliner Philharmoniker, Herbert von Karajan - Deutsche Grammophon 447 415-2

Élégie. Musique d'Erik Satie. Anne-Sophie Schmidt, soprano, et Jean-Pierre Armengaud, piano. In "Mélodies et chansons" - Mandala - MAN 4867





Lith. A. Perrin à Chambéry.

Dess. & Lith. par Champod.

L'archéologie lacustre

DE LA PÊCHE AUX ANTIQUITÉS À LA PLONGÉE AUTONOME

Les origines de la ville d'Aix-les-Bains sont connues : les sources d'eau chaude ont attiré les Gallo-Romains qui se sont installés sur ce site. Mais les rives du lac du Bourget ont été habitées bien avant, comme en témoignent les résultats des nombreuses recherches archéologiques.

Toutefois, ces découvertes sont récentes car les eaux du lac, dont le niveau a beaucoup varié pendant des millénaires, recouvrent actuellement les "beines", ces grandes plages que les hommes ont commencé à occuper il y a environ 6000 ans.

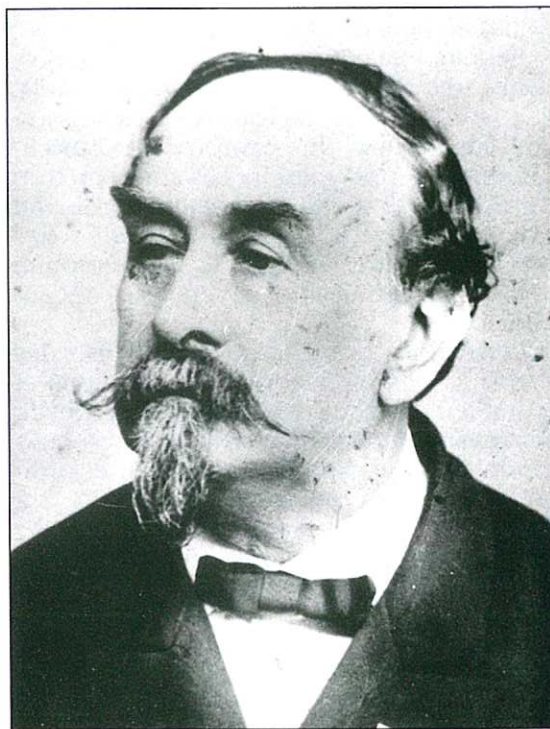
C'est donc sous l'eau qu'il faut aller pour retrouver la trace de nos lointains ancêtres. Et, avant l'apparition des équipements de plongée, ce n'était pas tâche facile !

LES PREMIÈRES RECHERCHES, AU XIX^e SIÈCLE

Les textes écrits par les premiers archéologues savoyards connus, entre autres Laurent Rabut (1825-1890. Voir bibliographie) qui a souvent servi de référence aux chercheurs tels que Raymond Castel, nous révèlent comment l'archéologie lacustre a débuté.

Laurent Rabut était peintre, professeur de dessin, correspondant de l'Académie de Savoie et fut conservateur du Musée départemental de 1879 à 1890. Il faisait partie de la Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie créée en 1855 par son frère François, professeur d'histoire au Collège National de Chambéry avec Claude SAILLET, professeur de littérature et Joseph DESAIX.

Il s'intéressa particulièrement aux sites préhistoriques, en particulier dans les lacs alpins : le lac du Bourget (entre 1862 et 1869), mais aussi le lac d'Annecy, celui d'Aiguebelette etc.



Laurent
RABUT



Maquette de "cité lacustre"

Des découvertes, à "pied sec"

Tout a commencé, en fait, en Suisse, pendant l'hiver 1853-1854, particulièrement rigoureux et très sec. Le niveau des eaux des lacs avait exceptionnellement baissé de plusieurs mètres. De grandes plages, normalement immergées, étaient à découvert.

Au bord du lac de Zurich, à Meilen, de très nombreux pieux, "une véritable forêt", plantés entre les galets, apparaissaient. Tout autour de ces pilots, on pouvait ramasser des fragments de poteries dont l'aspect différait de celui des poteries romaines, ainsi que des objets en pierre polie, en bois de cerf, en bronze...

Simultanément, on dégagait : poteries, restes de constructions, vaisselle, outils, etc., sur les bords de tous les lacs suisses. Un instituteur du canton de Zurich, Johannes Aeppli, explora ces zones méthodiquement et alerta le docteur Ferdinand Keller, président de la Société des Antiquaires de Zurich et archéologue réputé, en lui faisant parvenir ses découvertes.

C'est alors que naquit l'hypothèse des constructions préhistoriques, sur pilotis et au milieu des eaux, puisque l'on retrouvait les vestiges, non pas au bord des lacs, mais à une certaine distance du rivage, et ordinairement sous une hauteur d'eau de 2 à 3 m.

La nouvelle se répandit très vite dans le monde scientifique et les chercheurs imaginèrent le mode de vie de ces peuplades à partir des objets "ramassés" sur ces sites et, surtout, par comparaison avec des documents rapportés par des explorateurs reve-

nus d'Afrique où des populations vivaient sur pilotis.

Des artistes peintres représentèrent ces "premiers villages" ; on construisit des maquettes pour les reconstituer et chaque musée suisse voulut en avoir une.

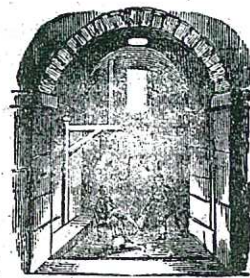
Bien sûr, ces informations arrivèrent dans la Savoie voisine - pas encore française - où l'on commença à faire des recherches, fructueuses, à Annecy.

Au bord du lac du Bourget, les premiers pieux furent repérés en 1856 dans la baie de Grésine, par M. Buvelot. En tant qu'ingénieur, il travaillait à la construction de la ligne de chemin de fer qui relie Chambéry à Culoz et dessine à cet endroit une large courbe.

La découverte fut aussitôt signalée à la Société Savoisiennne d'Histoire et d'Archéologie. Après quelques premiers travaux de repérage, entrepris par M. le baron Despigne, le docteur Davat, et M. Desor, une commission chargée d'entreprendre des fouilles fut nommée, en 1862, et des crédits votés.

La pêche aux antiquités lacustres

Laurent Rabut, assisté de MM. Delaborde, Despigne et Fivel, prit la direction des recherches avec MM. Dufour, Lachat et Sevez.



Just published, price 2s., post free, 2s. 2d.,

A PRACTICAL GUIDE TO THE BATHS OF AIX-IN-SAVOY, with all necessary information for reaching Aix and taking the Baths. By the BARON DESPINE. Physician to the Bathing Establishment. Apply at Aix to H. Boillet, at Geneva to Veresoff et Co book-sellers.

ANTIQUITÉS LACUSTRES REMONTANT AUX AGES DE PIERRE ET DE BRONZE

Pêchés dans le lac du Bourget (Savoie), par E. VACHER.

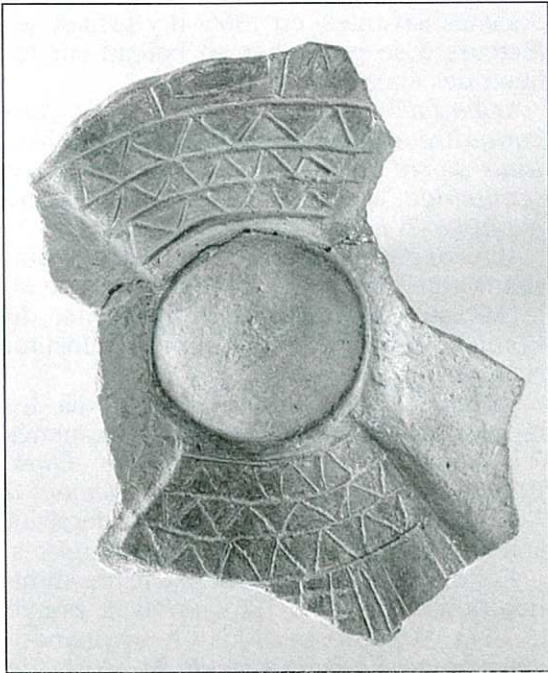
Ces antiquités sont visibles tous les jours, de 7 heures du matin à 7 heures du soir, moyennant 50 c. par personne, au restaurant VACHER, rue de Genève, 31, à Aix-les-Bains. — Vente au détail.

Les personnes, qui désireraient visiter les restes des habitations lacustres et voir pêcher les antiquités précitées, peuvent s'adresser audit E. VACHER.

LEÇONS DE PIANO

Par M^{me} JACQUIER, près l'Hôtel Victoria

Publicité parue en août 1871 dans "La Savoie Thermale et Pittoresque, journal d'Aix-les-Bains"



On se mit à explorer les rives des lacs savoyards. On partait en barque et l'on observait le fond de l'eau, puisque les sites étaient immergés.

Autour du lac du Bourget, de "nombreuses (bien sûr, pour l'époque...) cités lacustres" furent ainsi rapidement "exploitées" (et quelle exploitation !) : à Conjux, Châtillon, Grésine bien sûr, Mémard, Tresserve (lieu-dit : Le Saut de la Pucelle), et, peut-être, Charpignat.

L'étude de l'époque préhistorique semblait fort appréciée car "elle initiait les adeptes aux secrets perdus de l'histoire de nos vieux pères."

C'était aussi une mode estivale pour les touristes qui allaient volontiers sur le lac du Bourget à la recherche d'antiquités lacustres. Et, au retour de la promenade en bateau, chacun était fier de montrer sa "pêche", comme on exhibe, de nos jours, un poisson d'une taille remarquable...

On ramena ainsi à la surface quantité de "souvenirs" préhistoriques : vases en céramique, dont certains ornés de lamelles d'étain ; outils en bronze, en pierre ; armes en bronze, bijoux en bronze, céramique, pierre polie, verre ou ambre ; objets destinés au culte, le plus souvent en céramique ; plats en céramique ; jouets en terre ; restes de fours de potiers, de parois de cabanes, d'instruments utilisés pour la métallurgie, le tissage etc.

Certains de ces vestiges, auxquels on

peut ajouter des objets en matière organique que l'eau avait protégés (objets en bois, morceaux de tissus et de filets de pêche, restes de céréales ou de fruits, os d'animaux...) se trouvent actuellement au Musée Savoisien de Chambéry (environ 6.000 au total). On a même consacré une salle entière (la Salle du Bourget) à ceux qui étaient les plus "parlants."

Le Musée de Saint-Germain-en-Laye (Musée des Antiquités Nationales) conserve, pour sa part :

450 poteries, 250 objets métalliques et 90 vestiges de matériaux divers provenant du lac du Bourget.

Huit années durant, Laurent Rabut, dont le travail était, bien sûr, soutenu par la Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, explora le lac pendant ses loisirs.

Il profita de l'expérience de quelques savants (MM. Ferdinand Keller, Troyon, Morlot, le marquis de la Grange...).

Quelques personnes ayant déjà fouillé le lac aidaient notre archéologue : M. le baron Despine, qui avait retiré des fragments importants de poteries dans la baie de Grésine ; M. Delaborde, qui, au cours d'un séjour à Aix, avait fait, en se baignant, des explorations fructueuses.

En plus des pinces et autres dragues on inventa des outils spécifiques pour, à partir de la surface, prélever les objets reposant sur la vase. M. Desor, inventeur des palafittes du lac de Neufchâtel, avait apporté une pince spéciale, "sorte de drague composée de deux valves allongées et d'un tri-

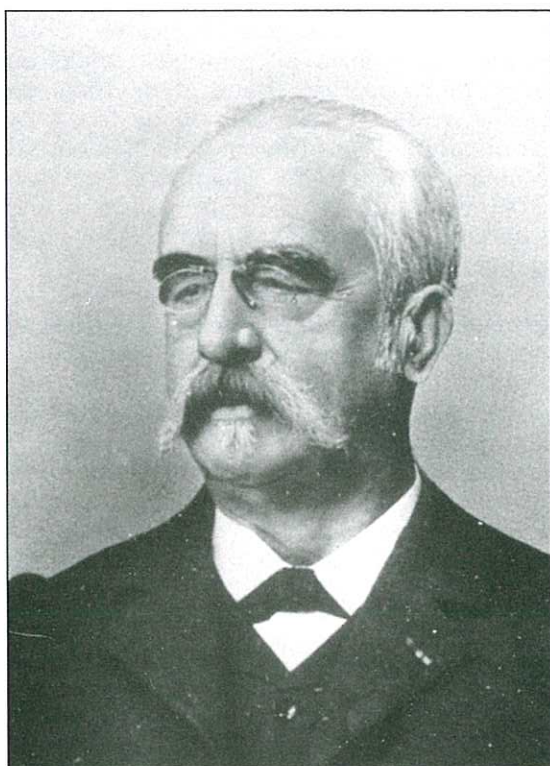
Céramique du Bronze final, site de Grésine.

Utilisation de la "pince spéciale" lors du Congrès de 1908.

IV^e Congrès préhistorique de France - Chambéry, 1908



LAC DU BOURGET (Savoie) - Pêche lacustre.



André
PERRIN

dent fixé au manche."

Participaient également aux travaux : MM. Pillet, Blanchard, Costa de Beauregard, de même que MM. Foras, Revon et A. Perrin qui fut chargé de l'organisation du musée départemental de Chambéry où il déposa ses trouvailles.

Hélas, l'état d'esprit de l'époque était plus tourné vers les collections que vers la protection du patrimoine : certains chercheurs étaient, en fait, des collectionneurs (le Dr. Davat ou M. Cazalis de Fondouce). D'autres voulaient revendre leurs antiquités aux touristes (Anglais, Américains...) et donc en tirer profit (MM. Vacher et Gobert).

Ainsi, de nombreux témoignages de notre passé ont été dispersés. Des objets d'une grande qualité ont été, sans doute, irrémédiablement perdus...

D'autres encore faisaient des fouilles pour le compte des musées comme M. Chantre qui travaillait pour le Muséum d'Histoire Naturelle de Lyon.

Laurent Rabut lui-même vendit sa collection au British Museum, plus offrant que les Musées français...

Cependant, ses études firent l'objet de trois mémoires sur les "*Habitations Lacustres de la Savoie*", dont le 2^e reçut le Prix d'Archéologie au Concours des

IV^e Congrès
Préhistorique.
Chambéry
1908

Sociétés Savantes, en 1866. Il y incitait ses lecteurs à se promener en bateau sur les lieux des cités lacustres :

"Chaque coup de drague vous fera connaître une partie de l'histoire des habitants de ces cabanes... vous initiera à une occupation, à un travail journalier de ces populations laborieuses et industrielles..."

Il reçut encore, pour tout son travail, plusieurs autres récompenses dont celle de M. le Ministre de l'Instruction Publique, du Comité National d'Archéologie, de l'Institut National Genevois, etc.

De son côté, André Perrin étudia les moules en pierres qui avaient été ramenés à la surface et publia en 1870 une "*Étude préhistorique sur la Savoie spécialement à l'époque lacustre*" dans laquelle il décrivait la technique de nos ancêtres métallurgistes.

Cette mode des antiquités lacustres diminua petit à petit. En 1863, on avait essayé de faire des prospections en scaphandre autonome, sur l'initiative de M. Costa de Beauregard, à l'occasion du Congrès Scientifique à Chambéry. Les résultats ayant été fort décevants, cette tentative ne fut pas reprise. Après 1880, les tentatives sérieuses de prélèvement, suivies de publication, sont rares.

A la même époque, des recherches se poursuivaient en Suisse et en Allemagne sur des lieux momentanément asséchés par



Clique-Clu. Schlegel

IV^e Congrès préhistorique de France - Chambéry, 1908
LAC DU BOURGET (Savoie)
Conférence dans la Baie de Grésine

un abaissement du niveau des eaux. Mais, en France, cela ne s'était pas produit et les stations lacustres de Savoie ne sont que très accessoirement citées dans les travaux des préhistoriens ou protohistoriens.

On peut toutefois ajouter cette anecdote pour illustrer la façon de penser de ces années-là : en 1908, au cours du 4^e Congrès Préhistorique de France organisé à Chambéry, pour sensibiliser les participants aux vestiges trouvés dans le lac du Bourget et celui d'Aiguebelette, on proposa à chacun une pêche aux antiquités et tous purent repartir avec un objet préhistorique !

AUTRE MÉTHODE DE RECHERCHE, AU XX^e SIÈCLE : LA PLONGÉE AUTONOME

Cependant, à partir des années 1930-1940 (malgré l'opposition de quelques irréductibles, jusque dans les années 50-60), on commença à formuler une nouvelle hypothèse mettant fin au mythe des soi-disant "cités lacustres" installées au-dessus de l'eau.

En effet, des chercheurs démontrèrent, en tenant compte de la fluctuation du niveau des eaux du lac prouvée par des études sédimentologiques, que les constructions avaient été immergées après leur élaboration. Et l'on se mit à parler de

"stations littorales", pour désigner ces cabanes qui avaient été construites sur la terre ferme.

Mais, avant les années 1950, l'intérêt des préhistoriens ou même des protohistoriens pour ces constructions du bord de l'eau est resté bien faible, "*malgré la richesse du matériel antérieurement produit et les immenses possibilités de découvertes nouvelles.*"

Cela s'explique, entre autres, par le fait qu'il était d'une part impossible de procéder à des fouilles sans aller sous l'eau, et, d'autre part difficile d'étudier de près des objets tels que les pieux plantés au fond de l'eau, impossibles à "pêcher" !

Les débuts des fouilles subaquatiques

C'est, en effet, dans la 2^e moitié du XX^e siècle que les premières recherches sous l'eau furent entreprises dans le lac du Bourget.

Raymond Laurent (1912-1990), ingénieur originaire de Villeurbanne, qui avait créé un club de plongée dans cette ville, s'intéressait aux vestiges archéologiques enfouis sous 4 à 5 m d'eau. Il en avait pressenti tout l'intérêt scientifique et déplorait le peu d'engouement des historiens pour ces trésors restés inaccessibles.



Pieux découverts au fond de l'eau par les plongeurs, au XX^e siècle

Archéologie lacustre

Ainsi, il nota dans un rapport particulièrement intéressant (voir bibliographie) :

“Pour notre part, favorisés par des connaissances et des possibilités techniques particulières, nous nous sommes passionnés pour ce problème et nous nous sommes proposés de reprendre, avec des moyens nouveaux, des recherches sur ces stations.”

Raymond Laurent commença à explorer les sites déjà répertoriés, de façon bénévole, en utilisant son matériel de plongée. Bien sûr, son activité avait été préparée par des recherches bibliographiques, une étude topologique, ainsi qu'en faisant une sorte d'inventaire du matériel archéologique déjà recueilli. Il avait aussi commencé quelques recherches pratiques sur le terrain.

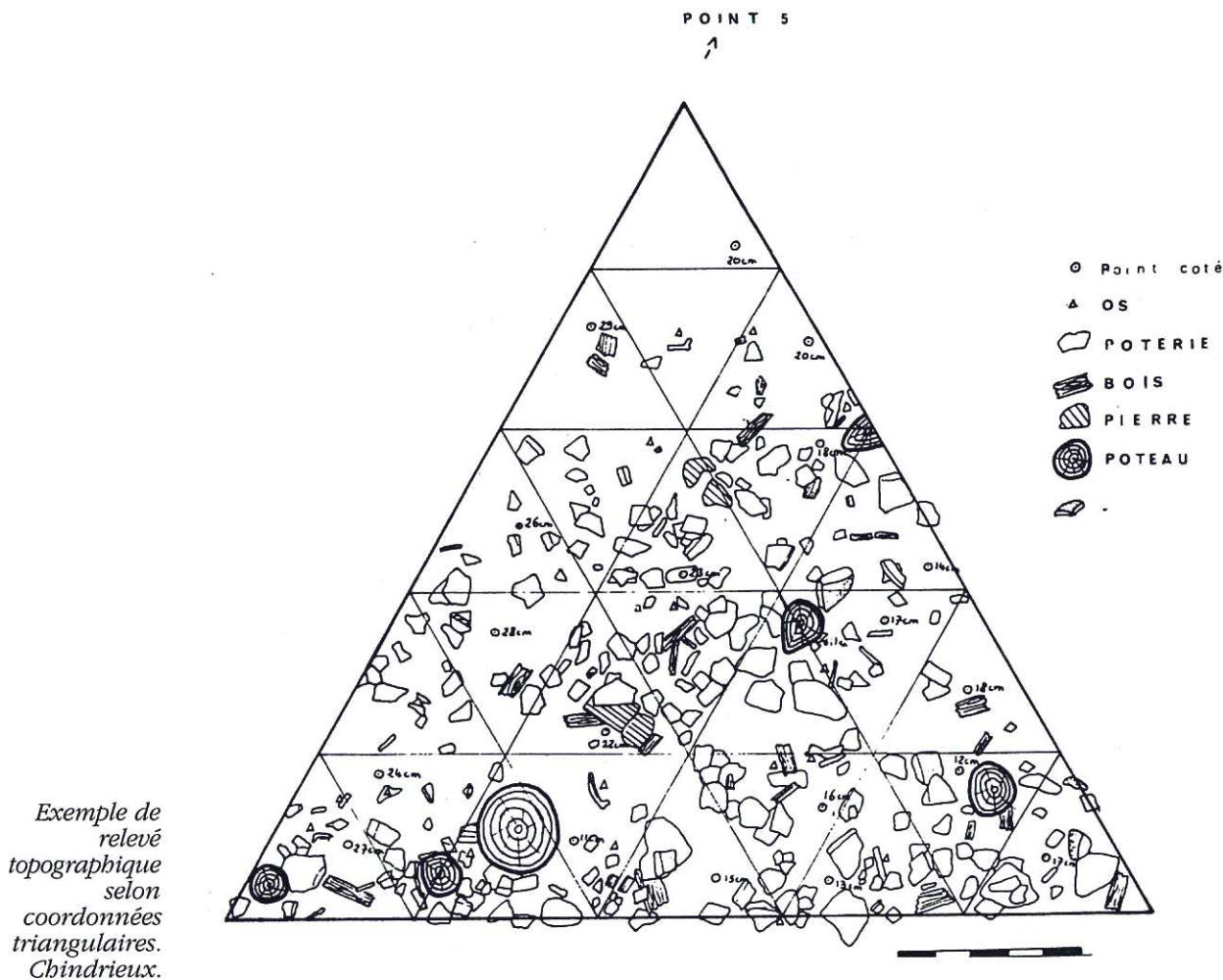
Notre archéologue voulait *“apporter une contribution substantielle au progrès de la protohistoire en France”* car il était per-

suadé que *“l'étude des stations inondées allait permettre de résoudre certains problèmes”* :

- l'analyse des variations climatiques,
- le mythe *“des cités lacustres”*,
- la connaissance des façons de construire à l'époque du Néolithique et de l'âge du Bronze, du mode *“d'industrie”* utilisé par les hommes d'alors avec la découverte de nombreux objets ou vestiges d'une grande valeur pour les musées, tout en aidant les recherches en *“botanique, paléobotanique, dendrochronologie.”*

De plus, il était persuadé qu'il était urgent d'entreprendre quelque chose car :

- d'une part les stations proches de la rive se dégradent énormément (à Mémard en particulier),
- d'autre part, le développement du motonautisme et du tourisme accélérât la disparition des vestiges,





• et, de plus, les possibilités de pillage clandestin étaient réelles et inquiétantes, avec la diffusion commerciale du matériel de plongée.

Pour des investigations fructueuses sous l'eau, il fallait maîtriser la technique de plongée autonome, et celle-ci commença à être au point dès 1954.

Raymond Laurent créa, cette année-là, le "Centre de Recherches Archéologiques Lacustres et du Dauphiné" (C.R.A.L.S.D.) et reçut l'autorisation de M. Gauthier, Directeur régional des Antiquités préhistoriques, pour faire "quelques recherches préliminaires et limitées."

Malheureusement, les débuts furent difficiles car aucune subvention n'était envisagée pour les favoriser. Le groupe de chercheurs, auquel Raymond Castel s'intégra en 1960, inventa une méthode de travail particulière afin d'adapter les méthodes de fouilles terrestres au milieu aquatique. Tous les participants furent obligés de faire des sacrifices financiers en créant un matériel.

Ils commencèrent donc à pratiquer la triangulation pour délimiter les secteurs de fouilles, à faire des relevés topographiques et, avec la stratigraphie, à étudier les couches de sédiments lacustres.

Une base fut d'abord installée sur un terrain mis à disposition par la S.N.C.F., à Mémard : "construction d'une cabane, aménagement de l'atterrissage des bateaux..."

à proximité d'une station signalée par Rabut et Perrin, mais qui avait été peu fouillée au XIXe."

Hélas, des difficultés surgirent, en particulier parce qu'une piste de ski nautique avait été aménagée en surface : les canots à moteur passaient au-dessus du gisement à très vive allure et rendaient le travail des plongeurs trop dangereux.

Après de nombreuses discussions et des oppositions, cette base et le gisement furent abandonnés. Les plongeurs déplorèrent à ce moment-là le fait que le travail de plusieurs saisons était ainsi délaissé...

Ils installèrent alors une seconde base, à Chindrieux, et ils furent enfin, au début de l'année 1967, en mesure de mettre en œuvre les techniques élaborées pendant les années précédentes.

Le chantier de Chindrieux prit un caractère permanent, cet été-là. La collaboration successive de 27 plongeurs et la présence moyenne de 10 plongeurs permirent le relevé topographique précis d'une surface importante du site étudié. Les méthodes de recherches fonctionnaient bien.

Raymond Laurent concluait son rapport de 1967 par ces phrases :

"Ces découvertes semblent annoncer d'intéressantes possibilités pour l'avenir... La campagne de 1967 a démontré que des fouilles subaquatiques peuvent être conduites avec une rigueur scientifique aussi grande que pour des fouilles terrestres, elles sont fructueuses pour la découverte des vestiges que leur nature fait dispa-

Plongeur dans le lac du Bourget.

Olivier Castel venant d'effectuer un prélèvement par "carottage".



raître... ces stations sont d'une particulière richesse archéologique..."

En effet, il sentait bien que ce travail colossal dépassait les possibilités du simple amateurisme et qu'il était urgent de donner aux fouilles une plus grande ampleur justifiant le dégagement de moyens financiers réguliers.

Le C.R.A.L.S.D. continua ses travaux, soutenu par André Blin, président du S.I.V.O.M. (devenu le S.I.L.B. : Syndicat Intercommunal du Lac du Bourget), et par Aimé Bocquet, actuellement Président du C.D.P.A. (Centre de Documentation de la

Préhistoire Alpine à Grenoble).

Malheureusement, en 1972, Raymond Laurent dut abandonner la plongée pour des raisons de santé. Son plus proche collaborateur, Raymond Castel, qu'il avait lui-même formé, prit la relève à la tête du groupe qui devint, en 1975, le "Groupe de Recherches et d'Etudes Scientifiques Lacustres de Savoie" aidé financièrement par des subventions accordées par le S.I.V.O.M. puis par la Ville d'Aix-les-Bains et le Conseil Général.

Le développement de l'archéologie lacustre à la fin du XXe siècle

Dans les années 1980, un "Centre National de la Recherche Archéologique Subaquatique" (C.N.R.A.S.) fut créé à Annecy, sous la responsabilité d'Aimé Bocquet. De nouveaux moyens financiers permirent, parallèlement aux recherches que Raymond Castel continuait, de faire avancer les connaissances sur les "villages littoraux" immergés par une étude scientifique des sites.

Les équipes composées de E. Champelovier, P. Grandjean, A. Marguet, C. Orcl, effectuèrent différents sondages sur les gisements (les moins pillés) découverts au XIXe.

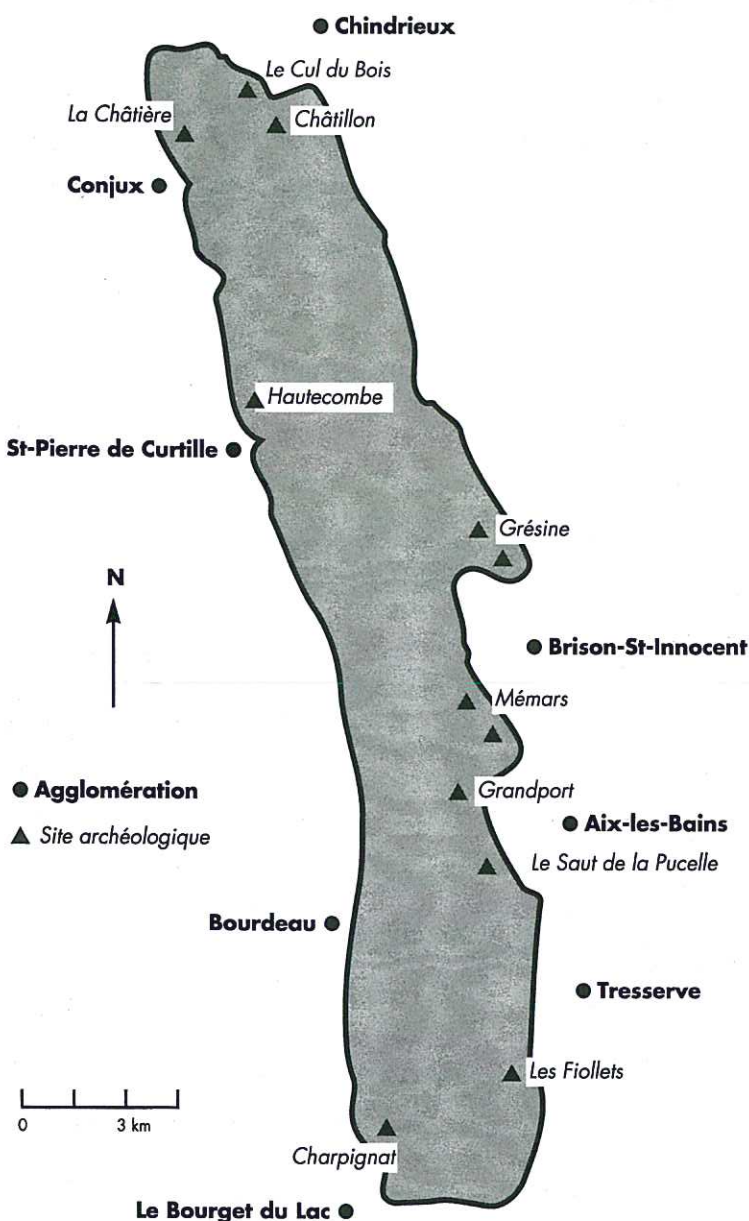
Ainsi, les analyses dendrochronologiques (étude de l'âge des bois) ont établi avec certitude la chronologie et la durée de l'habitat sur les rives du lac du Bourget (de même que celles des autres lacs alpins).

De même, une étude approfondie des pollens (palynologie) et des sédiments (sédimentologie) par les équipes de M. Magny et H. Richard a apporté de nouvelles précisions sur l'environnement de nos ancêtres et sur les variations du niveau du lac.

Raymond Castel, dont le groupe a pris, en 1980, le nom de "Centre d'Archéologie Lacustre d'Aix-en-Savoie" (C.A.L.A.S.), diffusa en 1983 un rapport, en deux volumes, particulièrement précieux faisant le point sur la douzaine de sites immergés du lac du Bourget déjà répertoriés et étudiés.

Pendant ces 20 dernières années, les fouilles du C.A.L.A.S., en parallèle avec le C.N.R.A.S., devenu le D.R.A.S.S.M. (Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines) en 1996, se sont poursuivies régulièrement.

Carte des sites archéologiques du lac du Bourget.





Raymond
CASTEL

Le développement de l'informatique, le perfectionnement du matériel de plongée et des appareils de recherches ont encore fait progresser les résultats des analyses des vestiges et des sédiments.

Ainsi, la prospection s'améliore et la datation des sites est plus précise. On peut affirmer maintenant que les premiers hommes se sont installés au bord du lac du Bourget à l'époque du Néolithique (site d'Hautecombe : - 3842, découvert en 1987).

Il reste malgré tout un mystère à élucider : aucun ossement humain n'a été retrouvé, si ce n'est le crâne d'une jeune fille, de l'Âge du Bronze, mis à jour en 1962 sur le site du "Saut de la Pucelle". Envoyé pour analyses au Laboratoire de Paléontologie Humaine à Paris, cet unique vestige humain des lacs alpins n'a, hélas, pas encore réintégré les collections du Musée Savoisien.

En l'an 2000, une étude systématique des rives du lac du Bourget entreprise par André Marguet (D.R.A.S.S.M. d'Annecy) a permis de répertorier une trentaine de lieux recelant des vestiges archéologiques, implantés sur tout le pourtour du lac, y compris sur des petits rebords le long des pentes abruptes des Monts du Chat et de la

Charvaz.

Les découvertes ne sont donc pas terminées et le lac du Bourget garde encore de nombreux secrets, pour les archéologues des générations futures !

Elisabeth ANDRÉ

Les sites archéologiques sont des lieux de mémoire à préserver. Les plongées y sont interdites sans autorisation du Ministère de la Culture et de la D.D.E.



Lewis
O'TOOLE
et Jean-Pierre
GASSANI,
plongeurs
du C.A.L.A.S.
de l'an 2000.

REMERCIEMENTS

M. Raymond Castel, archéologue bénévole et Président du C.A.L.A.S.

Mme Françoise BALLET, Conservateur du Patrimoine à la Conservation Départementale du Patrimoine de la Savoie.

M. Aimé BOCQUET, Président du C.D.P.A. (Centre de Documentation de la Préhistoire Alpine) à Grenoble.

Joël LAGRANGE et Rosalyne CARRON, Archives Municipales d'Aix-les-Bains.

Musée Savoisien, à Chambéry.

BIBLIOGRAPHIE

Françoise BALLET et Isabelle KEROUANTON, 1994 : *"La Céramique du lac du Bourget"*, Editions COMP'ACT.

Françoise BALLET, 1978 : *"Les Stations littorales immergées du lac du Bourget, de l'âge du Bronze final. Typologie et chronologie. Leur origine, leur développement et leur influence dans la Protobistoire du sud-est de la France"* mémoire de DEA, Université de Besançon.

Raymond Castel, 1983 : *"LE LAC DU BOURGET : recensement et état actuel des sites préhistoriques et protobistoriques immergés, réflexions sur 20*

ans de plongées archéologiques, 1963-1983".

Isabelle KEROUANTON, 1999 *"Les Stations Littorales Immergées du lac du Bourget (Savoie) à l'âge du Bronze final"*, thèse de doctorat.

Raymond LAURENT, 1967 : *"Fouilles Archéologiques Subaquatiques des Stations des Lacs de Savoie"*. Rapport général d'activités du Centre de Recherches Archéologiques Lacustres de Savoie-Dauphiné.

Jean PRIEUR et Raoul GUÉRAUD-PINET, 1994 : *Archéologie et archéologues de Savoie*. Revue de la SSHA N° 114.

Laurent Rabut, 1864, 1^{er} Mémoire : *"Habitations Lacustres de la Savoie"* ; Extrait des *"Mémoires et Documents de la Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie"*, tome VIII.

Laurent Rabut, 1867, 2nd Mémoire : *"Histoire des Habitations Lacustres de la Savoie"*, Mémoires de l'Académie Impériale de Savoie, 2^e série, tome X, Editions Perrin.

Laurent Rabut, 1864-1867, 3^e Mémoire : *"Planches"* 2 fascicules in-folio, Editions Perrin.

Laurent Rabut, 1872 : *"Histoire des Habitations Lacustres de la Savoie"* écrits parus dans *"SABAUDIA"*, revue historique, artistique, scientifique, industrielle et littéraire du Pays des Allobroges et de l'Ancien Duché de Savoie, Editions d'Albanne à Chambéry.

Archéologie lacustre

Tableau des Principaux Sites Archéologiques Immergés
découverts de 1856 à 1995 dans le Lac du Bourget.

N°	Noms attribués aux gisements	Datations*	Époques	Sites répertoriés au siècle dernier	Sites découverts au XXe et date d'invention
1	CONJUX I	C : 850 ± 50 B.P. (datations en cours)	Bronze final ?	●	
2	CONJUX II	D : - 1054	Bronze final (phase moyenne)		1975
3	CONJUX III	Niveaux organiques C : 2828 ± 50 B.P. D : - 2548 C : 2243 ± 50 B.P. D : - 2440	Néolithique récent / final (Saône - Rhône)		1975
4	CHINDRIEUX aménagement littoral lieu-dit "Le Cul du Bois"	D : 1515 / 1516 A.D.**	Moderne		1964
5	CONJUX IV dépotoir d'une officine de potiers	280 / 350 A.D.	Gallo-Romain		1964
6	CHATILLON I	Niveaux organiques C : 2830 ± 50 B.P. C : 2700 ± 45 B.P. D : - 906 / - 814**	Bronze final (phase récente)	●	
7	CHATILLON II aménagement gallo-romain : port ?	C : 2998 ± 40 B.P. D : - 814 C : 1850 ± 50 B.P. D : 286 / 287 A.D.**	Bronze final Gallo-Romain		1993
8	GRÉSINE I (est)	D : - 878	Bronze final (phase récente)	●	
9	GRÉSINE II (ouest)	D : - 995 / - 993** D : - 923 / - 885**	Bronze final (phases moyenne et récente)	●	
10	MÉMARD I	Palissades : 1 C : 2578 ± 50 B.P. 2 C : 1750 ± 50 B.P. D : - 2595 / - 2529** Pirogue : C : 2170 ± 50 B.P.	Néolithique récent / final	●	
11	MÉMARD II	à l'étude	Bronze final		1980
12	AIX-LES-BAINS "La Culaz" (Station de pompage)	C : 2640 ± 50 B.P.	Bronze final ?		1995 (D.R.A.S.S.M.)
13	AIX-LES-BAINS "Le Grand Port"	C : 2745 ± 50 B.P. C : 1355 ± 120A.D.	Bronze final Haut Moyen-Âge ?		1994 (D.R.A.S.S.M.)
14	TRESSERVE I "Le Saut de la Pucelle"	D : - 1068 et - 931 / - 841**	Bronze final (phases moyenne et récente)	●	
15	TRESSERVE II "Les Fiollets"	D : - 925 / - 855** Palissade : C : 2669 ± 49 B.P.	Bronze final (phase récente)	●	
16	HAUTECOMBE	C : 5055 ± 60 B.P. D : - 3842 C : 4540 ± 50 B.P.	Néolithique moyen (Cortailod)		1987

NOTES

(d'après le D.R.A.S.S.M. et Aimé Bocquet)

*Analyses : les dates indiquées résultent d'analyses effectuées et pourront être affinées par d'autres études ; d'autres analyses sont continuellement en cours. De plus, celles déjà réalisées ne concernent que certains vestiges mis au jour actuellement.

**Les indications en dendrochronologie telles que -xxx / -xyz signifient que les pieux étudiés proviennent d'arbres abattus entre les 2 dates données (le site a donc été occupé entre ces 2 dates).

ABRÉVIATIONS UTILISÉES

C. analyse au radioc carbone (¹⁴C).
D. analyse dendrochronologique
(datation des bois : -x années av. J.-C.)
B.P. Before Present
(le présent est l'année 1950)
B.C. Before Christ
(avant notre ère = av. J.-C.)
A.D. Anno Domini (de notre ère)

Les généraux Forestier

Des généraux de Napoléon, les Forestier ne sont sans doute pas parmi les plus connus du grand public. Sans doute parce qu'ils ne sont que des généraux de brigade. Ils n'en sont pas moins des personnages haut en couleur et se posent en symbole. À une époque où *"chaque soldat a un bâton de maréchal dans sa giberne"*, les deux frères se sont hissés près des sommets de la carrière militaire.

Leur destin, comme leur caractère, est différent sous bien des aspects. François, le passionné, le fougueux cavalier, s'oppose à son frère Gaspard, plus réfléchi, plus sage. Le chemin de ce dernier est d'ailleurs plus calme mais en contrepartie, plus terne.

En plus de cela, Gaspard commet "l'erreur" de survivre à l'épopée impériale. Étant plus soucieux de ses intérêts que de son honneur, il se compromet avec les Bourbons après l'abdication de Fontainebleau.

Mais peut-on vraiment juger un homme qui, si généreusement doté par l'Empire, avait alors tout à perdre et presque rien à gagner ? Tout condamnable que soit son comportement, il n'a fait que suivre de nombreux hauts dignitaires tels les maréchaux Victor ou Mac Donald que l'Empereur avait "trop pourri".

En somme, si seul François Forestier bénéficie d'un monument sur la place de l'hôtel de ville d'Aix-les-Bains, c'est qu'il eut le bon goût de tomber au champ d'honneur au faîte de sa gloire.

1792 : LA RÉVOLUTION ARRIVE EN SAVOIE

La famille Forestier est attestée en Savoie depuis le début du XVI^e siècle. Au fil des ascensions sociales, elle est devenue en trois siècles, une famille de notables. Acquis aux idées des Lumières dont la diffusion est facilitée par le contact avec le Dauphiné français, les Forestier accueillent favorablement la Révolution et les troupes qui l'accompagnent fin 1792 afin de les "délivrer des tyrans de l'Europe".

Trois fils sur quatre s'engagent aussitôt : Antoine, François et Gaspard. Le quatrième, Jean-Jacques, s'engage plus tardivement (en

1808) dans le corps médical. Gaspard, l'aîné, pousse ses frères à endosser l'uniforme. Mais François n'a pas besoin d'encouragement. C'est un des traits de caractère de François Forestier que nous retrouvons tout au long de sa carrière. Il est jeune, robuste, passionné, impulsif... et est pressé de se battre pour ses idéaux.

François est intégré à la Légion des Allobroges, unité de volontaires hâtivement levée comme tant d'autres en cette période de troubles et d'euphorie à la fois. Il est presque aussitôt nommé lieutenant dans la 6^e compagnie du 2^e bataillon. Les officiers sont généralement nommés par moitié à l'élection et par moitié par les autorités légales. Le choix de François Forestier paraît donc normal, compte tenu du caractère du personnage et du fait qu'il a fallu tout improviser.

François Forestier et la Légion des Allobroges

Son unité est tout d'abord intégrée à l'armée du Midi. Cette armée est vite subdivisée et la Légion des Allobroges se retrouve alors dans l'armée des Alpes. Composée de 20.000 hommes sous les ordres du général Kellerman (dont la charge de cavalerie aide à remporter l'indécise bataille de Marengo le 14 juin 1800), cette petite armée doit couvrir un front qui s'étend du lac Léman à Barcelonnette. C'est dans ce contexte que François se retrouve avec son frère Gaspard à Annecy avec pour mission d'empêcher une invasion de la vallée de la Tarentaise par les 15 bataillons du Duc de Montferrat. Mais devant l'inertie de ce secteur du front, les Allobroges sont vite transférés à l'armée des Pyrénées Orientales afin d'aider à repousser

Les généraux Forestier



Bonaparte au siège de Toulon. À cette occasion, François Forestier reçoit sa première blessure.

l'avancée des Espagnols.

Ils commencent par s'arrêter à Valence où il faut réprimer les insurrections fédéralistes et royalistes de la vallée du Rhône qui font suite au coup d'État montagnard du 2 juin 1792. C'est ici qu'a lieu la première rencontre avec Bonaparte qui commande en second l'artillerie de l'armée de Carteaux, chargée de la répression.

François Forestier est ensuite dépêché, avec sa légion, à Toulon, que les Anglais assiègent (jusqu'à la prise de forts qui ceignent la ville, par Bonaparte, alors obscur capitaine d'artillerie) et où il reçoit sa première blessure.

Arrivé dans les Pyrénées, les Allobroges participent au retournement de situation qui met les Espagnols sur la défensive et permet aux Français d'envahir la Catalogne. Invasion qui est la triste répétition de la campagne d'Espagne avec son cortège d'horreurs et sa guérilla larvée encouragée par les moines et les subsides anglais. La situation devient vite intenable et les troupes françaises sont obligées de repasser la frontière. C'est la 7^e compagnie de la légion des Allobroges (dont François Forestier est devenu capitaine le 2 juin 1794) qui couvre ce mouvement rétrograde. Il faut attendre le traité de Bâle du 22

juillet 1795 pour revenir au *statut quo ante bellum*. La légion est alors à son dépôt de Toulouse où François retrouve son frère Gaspard au repos lui aussi après la cessation des hostilités.

Gaspard Forestier et les Volontaires du Mont-Blanc

Gaspard ne suit ni Antoine, ni François dans la légion des Allobroges. Moins emporté que ses frères, il choisit la "voie directe" et s'enrôle, dès 1792, dans l'armée régulière, au sein d'une unité qui se nomme les Volontaires du Mont-Blanc. Son instruction l'élève au grade de sergent. Mais les besoins pressants en officiers amènent son éléction en tant que capitaine de la 2^e compagnie de fusiliers.

En 1793, il participe lui aussi à des opérations de répression, mais dans le secteur de Lyon. Les troupes révolutionnaires se livrent à un véritable massacre et vont même jusqu'à débaptiser la ville qui désormais s'appelle "Ville Sans Nom". Mais Gaspard ne reste pas jusqu'à la prise de la capitale des Gaules et est dépêché sur le front espagnol où il rencontre

Les généraux Forestier

son futur mécène, le général Frégeville. Les débuts de Gaspard sont peu glorieux, sa compagnie subissant de multiples revers. La suite est semblable à ce que François a vécu et la campagne s'achève, à l'été 1795, au dépôt de l'armée à Toulouse, où il retrouve ses deux frères.

1796-1802 : DE LA 1^{ère} CAMPAGNE D'ITALIE À LA PAIX D'AMIENS

Antoine succombe à ses blessures lors du séjour toulousain. Quant à François et à Gaspard, ils vont tous les deux être intégrés à l'armée d'Italie entre la fin 1795 et le début 1796.

L'ascension de François Forestier

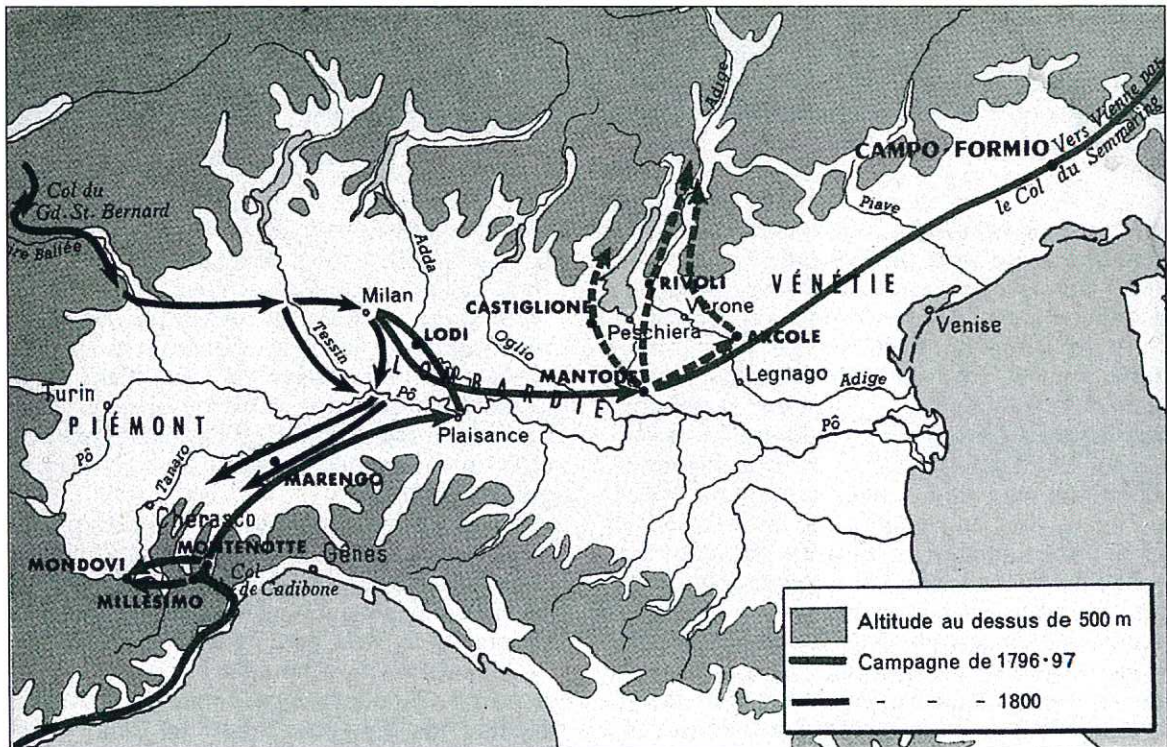
C'est en janvier 1796 que François Forestier est intégré à la 4^e demi-brigade (l'équivalent d'un régiment) de l'armée d'Italie qui est bientôt sous le commandement de Bonaparte. Mais, blessé au début de la campagne, François ne peut pas donner toute sa mesure et manque la victoire décisive de Lodi. Il n'est renvoyé au front qu'à l'automne, en pleine crise. En effet, les généraux Moreau

et Jourdan viennent d'être rejetés sur le Rhin. Bonaparte se retrouve donc seul face aux Autrichiens et l'armée d'Italie n'échappe que de peu au désastre en remportant la bataille d'Arcole qui lui permet de reprendre la marche sur Vienne dont la prise est rendue possible depuis la chute de Mantoue le 2 février 1797.

Mais l'été 1797 trouve François Forestier victime de l'épidémie qui sévit dans sa garnison de Mantoue. Il ne participe donc pas à l'expédition d'Égypte (à vrai dire, grand bien lui fit, la plupart des participants à cette folle aventure ayant fini sur les pontons anglais après l'échec du siège de Saint-Jean-d'Acres).

Rétabli, François est de nouveau envoyé guerroyer en Italie contre les troupes payées par la Perfide Albion. Le front se déplace dans les États de l'Église que les Autrichiens ont envahis en 1798. L'armée française occupe donc les États pontificaux. Motivées par un certain anticléricalisme né des Lumières et de la Révolution, mais surtout par une "tradition" militaire du pillage, les troupes d'occupation se livrent alors à de nombreuses déprédations. En témoignent les multiples plaintes des propriétaires fonciers qui voient leurs champs ravagés et pillés avec ou sans l'accord des autorités militaires.

À cette époque, François Forestier bénéficie d'une importante promotion, due essentiellement à son énergie. Le 25 janvier 1799, il



Les
campagnes
d'Italie de
Bonaparte.

Les généraux Forestier

entre comme adjoint provisoire à l'état-major de l'armée de Naples et il est nommé –après de nombreuses demandes de ses supérieurs qui l'apprécient beaucoup– au grade de chef d'escadron de cavalerie à titre provisoire. Il n'a que 23 ans !

En mai 1799 se forme la 2^e coalition et les cosaques sont sur les Alpes. L'ennemi écrase les Français par le nombre et Bonaparte est en Syrie ! Acculée à la retraite, l'armée d'Italie repasse les cols. François Forestier est à la tête des 7^e et 19^e régiments de chasseurs à cheval, soit seulement 700 hommes pour couvrir la retraite. En août 1800, l'Italie perdue, François est en poste à Briançon où la France attend avec anxiété l'invasion alliée. Les affaires tournent mal. Le général Duhesme est battu à Pignerol et François se retrouve à Chambéry. Il peut enfin revoir sa famille après six ans et demi d'absence.

Mais entre-temps Bonaparte est revenu (abandonnant ses troupes de manière discutable en Syrie et en Égypte) et s'est emparé du pouvoir, se faisant nommer Premier Consul après le coup d'État du 18 Brumaire. Le nouveau chef de l'État a mis au point un nouveau plan de bataille pour contrer l'avancée ennemie. Il crée l'armée de réserve qui a pour mission de surprendre l'adversaire, soit sur le Rhin, soit vers le nord de l'Italie. Concentrée vers la frontière suisse, cette armée est la nouvelle affectation de François Forestier dès le mois de septembre. C'est ainsi qu'il participe à la deuxième campagne d'Italie et au passage du Grand-Saint-Bernard le 14 mai.

Les troupes de François ont essentiellement un rôle de couverture, ce qui tend à être de plus en plus le cas pour la cavalerie légère, bien qu'elle ait toujours un rôle non négligeable au cœur de la bataille (la spécialisation dans les opérations de reconnaissance ne s'affirme qu'au milieu du XIX^e siècle lorsque les progrès des armes à feu rendent impossible une charge efficace contre l'infanterie). Le 14 juin, il n'arrive à Marengo qu'en fin de journée, mais suffisamment tôt pour participer aux charges de la cavalerie de Murat.

La fin de la campagne voit le jeune cavalier nommé aide de camp du général Duhesme dont l'amitié lui ouvre les portes des responsabilités. Duhesme est pour François ce que Frégevillle est pour Gaspard.

La fonction d'aide de camp est primordiale. En effet, ces officiers sont pratiquement le seul moyen de communication de l'armée d'alors. Ils chevauchent des centaines ou des milliers de kilomètres pour acheminer les instructions. Ces officiers subalternes sont en prise directe

avec les soldats et se retrouvent souvent au cœur des combats. Les qualités requises sont : courage, débrouillardise, initiative, coup d'œil et maniement du sabre pour se frayer un chemin à travers les lignes ennemies. Qualités que François semble posséder. Il leur faut se porter partout où la troupe faiblit afin d'empêcher que, sur un point donné, le dispositif ne plie. Ils doivent donc donner l'exemple d'une bravoure revigorante. Ces hommes disposent néanmoins d'avantages considérables. Chaque action d'éclat de leur part est aussitôt connue de la troupe et ils sont assurés du gîte et du couvert dans une armée où l'intendance a parfois du mal à suivre. Mais en mission, ils doivent subvenir seuls à leurs besoins. Représentant leur supérieur sur le terrain, ils sont toujours vêtus avec recherche et montent les plus beaux chevaux. La situation la plus dangereuse est bien sûr détenue par l'aide de camp qui se trouve en Espagne (où Gaspard est envoyé en 1808 !) et qui, s'il est capturé, n'a que peu de clémence à attendre de ses ennemis qui livrent aux Français une véritable Guerre sainte. Mais s'ils sont au cœur de l'action, seuls ceux qui bénéficient de la proximité de Napoléon ou de l'état-major général (c'est le cas pour Gaspard mais il faut attendre 1813) ont de réelles chances de promotion.

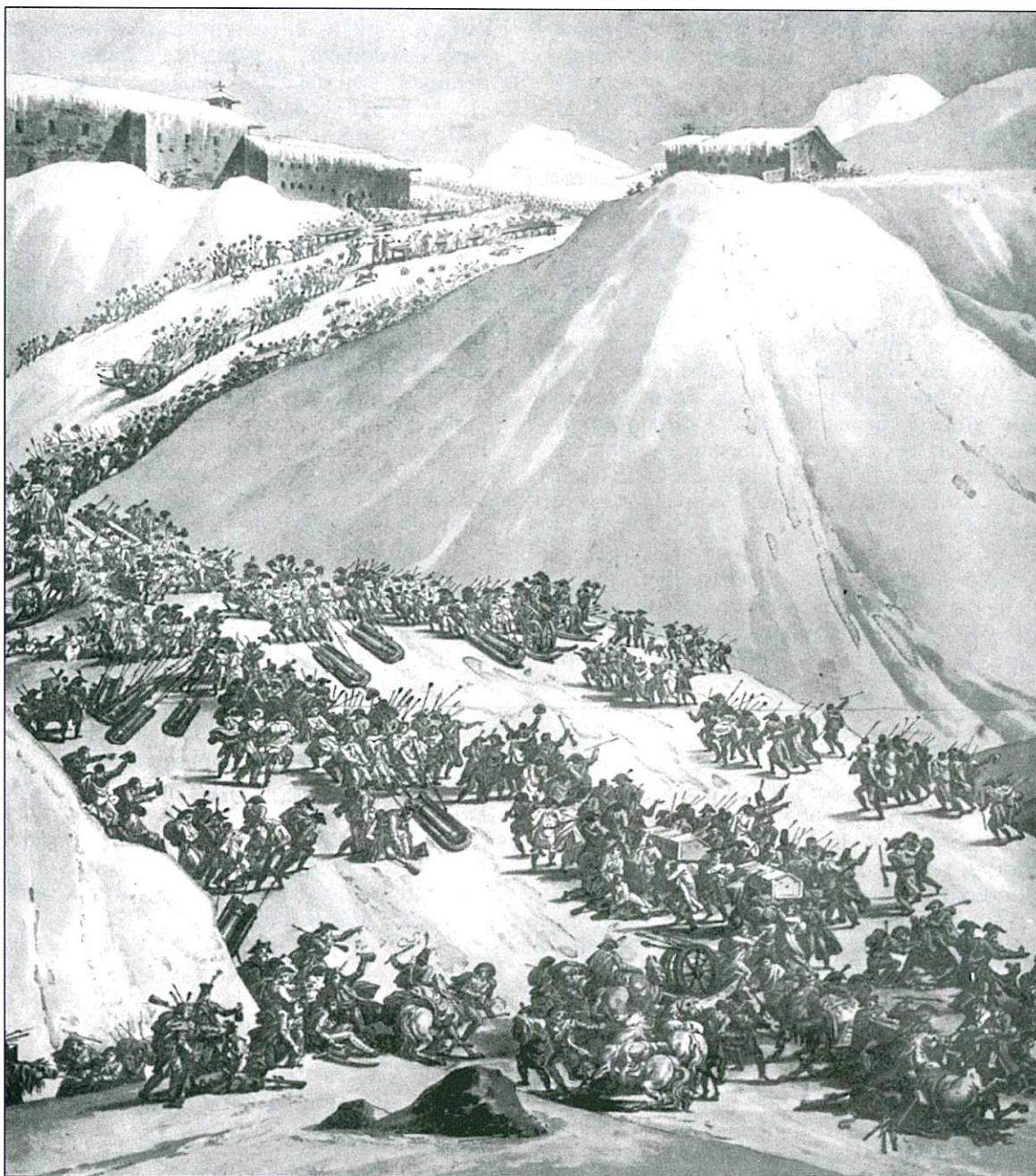
Aide de camp donc et envoyé en Hollande, François effectue encore une charge à la bataille de Neukirchen. Puis, la paix d'Amiens met fin aux hostilités et la France connaît sa première année de paix depuis dix ans. François Forestier a alors 26 ans.

Gaspard Forestier : dans l'ombre de son frère

Lui aussi à l'armée d'Italie, Gaspard est nommé, en raison de ses qualités, capitaine adjoint à l'état-major à l'armée d'Italie. En cette qualité, il assiste Bonaparte dans la dernière phase de la campagne (du Tagliamento à la marche sur Vienne en mars-avril 1797).

Tout ce que nous savons ensuite c'est qu'après la paix de Leoben, il est muté à l'état-major de la 9^e division militaire (Montpellier) où il retrouve le général Frégevillle, son mécène, pour devenir, en 1800, son aide de camp.

La paix d'Amiens le trouve marié et vivant à Montpellier. La carrière de l'aîné est sensiblement moins mouvementée que celle de son frère.



L'exploit du franchissement du col du Grand-St-Bernard (2.472 m) par une armée de 30.000 hommes en mai 1800.

1804-1814 : L'ÉPOPÉE IMPÉRIALE

Au cours des dix années de guerre que connaît l'Empire, François va tout faire pour servir au sein de la Grande Armée et quitter les contrées italiennes peu porteuses de gloire et d'avancement. Il n'y arrive qu'en 1809. Mais dès lors, son ascension est fulgurante. Il ne quitte plus l'Empereur et c'est pour lui qu'il tombe à Brienne au début de la campagne de France qui s'achève par la première abdication et l'exil à l'Île d'Elbe.

Vie, gloire et mort d'un soldat : François Forestier

La paix d'Amiens étant incertaine, François Forestier reste en garnison en Hollande. Ce poste comptant comme sa 9^e campagne militaire, il peut légalement rentrer chez lui, mais s'y refuse. En effet, il aime trop cette vie aventureuse qui est la sienne depuis plus de dix ans et qui a tissé des liens trop forts avec ses compagnons d'armes pour être brisés. De plus, il est possible que François ne veuille pas s'arrêter avant la vic-

toire finale des idées de la Révolution (idées, il est vrai, qui ne sont plus qu'un prétexte).

L'inertie du front italien

L'armée de réserve est dissoute puis redistribuée dans ses anciens dépôts. François se retrouve donc à Lyon, toujours comme aide de camp de Duhesme.

En 1803, il est nommé chef d'escadron à titre légal (ce grade n'existe que dans la cavalerie et se situe entre capitaine et chef de bataillon). Il est ainsi à la tête d'environ 290 hommes, un escadron comportant deux compagnies.

Chevalier de la Légion d'honneur (promotion de Marengo) le 14 juin 1804, François Forestier retourne sur le front après la rupture – prévisible – de la paix d'Amiens par la formation de la 3^e coalition qui regroupe la Grande-Bretagne (qui, mise à part dans la péninsule ibérique, dépensa plus d'argent que de sang dans la lutte contre "l'ogre corse"), l'Autriche, la Russie, la Suède et le Royaume de Naples.

Étant à l'armée d'Italie, il participe dès lors



à des opérations secondaires. En effet, l'Empereur mène campagne en Europe centrale et laisse le secteur italien à Masséna qui conquiert la Calabre (27 août 1805), aidé en cela par les reconnaissances du 9^e régiment de chasseurs commandé par le chef d'escadron savoyard. Mais l'occupation française est très mal acceptée et la résistance est vive. Les chasseurs poursuivent l'un des chefs de la guérilla napolitaine, Michel Pezza, surnommé Fra Diavolo (en référence à son déguisement de moine lors de la première résistance de 1798). François Forestier remplit si bien son rôle de "policier" que Berthier, chef d'état-major de Joseph Bonaparte, roi de Naples, le prend comme aide de camp. La véritable raison de cette promotion est que son aide de camp, le lieutenant Laborde, a été assassiné par des rebelles et qu'il ne reste plus à Berthier qu'un capitaine dans son État-Major. Et le 31 octobre 1806, la capture de Fra Diavolo lui vaut les épaulettes d'adjutant commandant (l'équivalent de colonel).

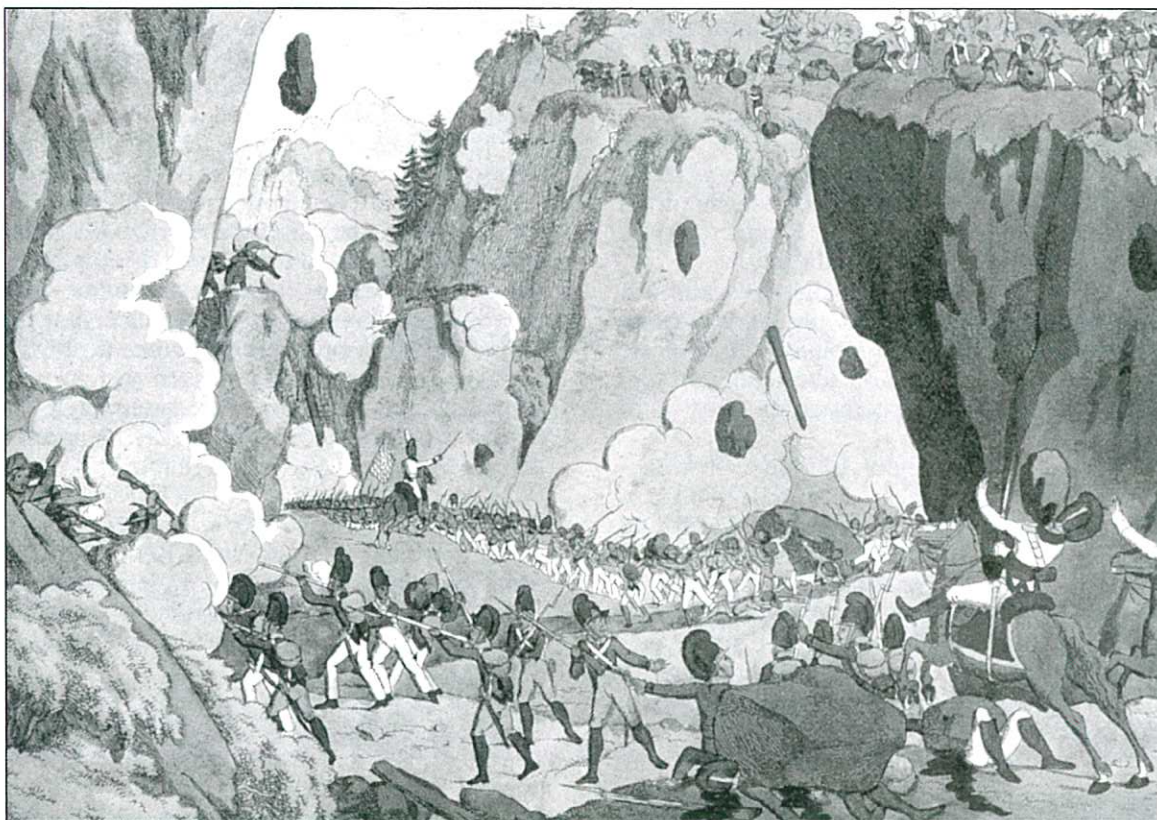
Le front italien plus ou moins "sécurisé", Napoléon revient à son rêve d'invasion de la Turquie, mis à mal après l'échec de l'expédition de Syrie en 1798-1799. C'est à cette fin que le colonel aixois est muté sur les îles ioniennes, françaises depuis le 7 juillet 1807. François est alors proche de la déprime et envoyé en congé pour cause de maladie nerveuse et inflammatoire. Nous n'en savons pas plus si ce n'est qu'il est dit "dérangé" et que l'on se renseigne sur lui avant de le réintégrer. Il paraîtrait que le climat y est pour quelque chose. Quoi qu'il en soit, le projet turc avorte et le 17 mai 1808, François est renvoyé dans le Royaume de Naples, où Murat remplace Joseph Bonaparte, maintenant roi d'Espagne.

Mais la conquête étant achevée et le pays pacifié, François s'ennuie et demande sa mutation en Allemagne afin d'être près de l'Empereur et des lauriers. Murat l'appuie tant qu'il peut mais rien n'y fait et François se rabat sur l'Espagne. Là encore, un poste lui est refusé, l'armée d'invasion (ou de libération, tout dépend sous quel point de vue nous nous plaçons) ayant son quota de colonels. François reste donc dans cette armée d'Italie qui semble ne pas vouloir le laisser partir et devient chef d'état-major du général Grenier, commandant le corps du centre.

L'invasion autrichienne de mai 1809 offre à François la possibilité de donner à nouveau toute sa mesure et il participe à la charge de cavalerie qui emporte la décision à la bataille de San Daniele. Sa prestation lui vaut le titre de baron d'Empire que son frère n'obtiendra,

*Le maréchal
BERTHIER
(1753-1815).*

La guérilla
des troupes
d'Andréas
HOFER
contre
les soldats
français
au col du
Brenner.



au vu de sa carrière plus terne, qu'en 1813.

Mais c'est la demi-défaite d'Essling – où Napoléon lui-même échappe de peu à la capture – qui permet à François de rejoindre la Grande Armée, l'armée d'Italie étant appelée en renfort. Cependant, le sort semble s'acharner contre lui et, de nouveau blessé, il ne peut pas participer à la bataille de Wagram. La victoire lui est même néfaste. En effet, l'Autriche y ayant perdu une partie de l'Italie, Napoléon crée une marche militaire dans le nord du pays. Le besoin de troupes qui en découle oblige François à réintégrer, une fois de plus, le théâtre secondaire de la péninsule où l'inaction lui pèse et où il participe à des actions peu valorisantes comme le procès et l'exécution en 1810, d'Andréas Hofer, insurrectionnel du Tyrol.

Les lauriers de la Grande Armée

Il faut attendre 1812 et les besoins énormes que nécessite la campagne de Russie pour que François, enfin, intègre, de manière définitive cette fois, la Grande Armée. L'armée d'Italie devient le 4^e corps (sur les cinq corps que comprend maintenant la première machine de guerre d'Europe). Chef d'état-major du général Broussier commandant la 14^e

division, il est très engagé lors de la bataille de la Moskova (7 septembre 1812) – dont Ney sortira prince – et reçoit une blessure au combat de Krasnoë (qui aurait pu voir la destruction des restes de la Grande Armée si les généraux russes avaient été moins inaptes) lors de la retraite.

L'année 1813 le trouve dans les garnisons allemandes, attendant l'orage allié que le désastre de Russie a galvanisé. Après les victoires de Lützen et Bautzen, l'Empereur est engagé à Leipzig. La bataille des Nations sonne l'hallali et la défection des artilleurs saxons est symbolique du désir des peuples "de se gouverner eux-mêmes". Les principes de la Révolution se sont retournés contre celui qui, du moins au départ, avait cherché à les étendre à toute l'Europe. C'est dans cette défaite que François Forestier va faire l'expérience du commandement en remplaçant son général, mortellement blessé. Ayant fait ses preuves, il est élevé au grade de général de brigade.

Après avoir été chassé d'Allemagne par Blücher – qui a ainsi pris sa revanche sur Iéna – l'armée française se retrouve sur la défensive et combat maintenant pour défendre l'intégrité de son territoire. Le général Forestier commande une brigade dans la 3^e division du 2^e

corps d'armée et se retrouve de nouveau sous les ordres de son mentor, le général Duhesme. C'est au fait de sa carrière que le général Forestier va tomber sous les balles prussiennes. Il est mortellement blessé au combat de Brienne le 29 janvier 1814, à quelques pas de l'école militaire où le jeune Bonaparte avait fait ses premiers pas dans la carrière des armes.

En frère aimant – et nous le verrons, intéressé – Gaspard s'occupe des biens de François. Lui aussi général de brigade et baron d'Empire, les guerres napoléoniennes l'ont épargné. À la différence de François, Gaspard s'enrichit au cours de ses campagnes, notamment en Espagne. Cela explique sans doute, en partie du moins, son attitude lors du retour de Louis XVIII.

L'aventure espagnole de Gaspard Forestier

En ménage à Montpellier depuis la paix d'Amiens, Gaspard est rappelé lors de la rupture de celle-ci et est nommé chef d'escadron le 22 juin 1804. Sa mutation dans la cavalerie est due au désir du général Frégeville de le garder comme aide de camp. De retour à l'Armée d'Italie, il retrouve François et participe à sa première action d'éclat (en 1805 !) : la charge de cavalerie qui précipite la retraite des Autrichiens à la bataille de Caldiero.

Puis les deux frères sont de nouveau séparés, François au sud, dans les Pouilles et Gaspard au nord, dans les Abruzzes. C'est là qu'il reçoit sa première blessure le 16 avril 1806. Pendant sa convalescence, François s'occupe de lui. C'est leur dernière rencontre.

Réintégré en 1807, Gaspard demande, dans le but de faire décoller sa carrière, à être muté dans la ligne et propose le 7^e ou le 8^e régiment de cuirassiers. Mais n'ayant servi que dans l'infanterie (à l'exception de quelques coups de main autour de Marengo et dans les Abruzzes), ce poste lui est refusé. Il reste donc dans son arme d'origine et se retrouve sur le théâtre, ô combien secondaire, de Poméranie, où l'Empereur masse des troupes en vue d'un hypothétique débarquement suédois à Stralsund.

Le borbier espagnol

Ce n'est que le 28 août 1808 qu'il est muté sur un théâtre phare, en Espagne. Il y reçoit le grade d'adjudant commandant (près d'un an après François) et réussit à

faire nommer son frère Jean-Jacques médecin de son unité. Il participe à la conquête de l'Andalousie en 1810 et rentre à l'état-major du 5^e corps (maréchal Adolphe Mortier, duc de Trévise). En 1811, il prend part directement à la victoire et à la prise de Badajoz, à la frontière du Portugal. Il semble que ses faits d'armes, quoique tardifs, tirent sa carrière de son inertie et il est promu sous-chef d'état-major à l'armée du Sud avant de devenir chef d'état-major général le 1^{er} mars 1813.

Pendant son séjour espagnol, il se comporte comme la plupart des officiers en pays occupé et pille les couvents, se constituant une collection personnelle de tableaux. La résistance exacerbée des Espagnols encouragée par les moines et les religieux ne fait qu'augmenter un anticléricalisme latent d'ailleurs présent chez de nombreux militaires de l'armée impériale.



L'un des tableaux ramenés par Gaspard Forestier d'un couvent espagnol. (Église Notre-Dame d'Aix-les-Bains)

Mais les victoires de Wellington et notamment celle de Vitoria, repoussent les Français sur les Pyrénées. Le reflux commence. La perte de nombreux officiers généraux amène sa promotion en tant que général de brigade le 30 mai 1813. Mais sa mauvaise santé (certaines de ses blessures reçues les années précédentes se sont mal refermées) l'envoie en congé à Montpellier pour une durée de trois mois.

Son rétablissement le renvoie en Italie, à la nouvelle armée d'observation créée par

Les généraux Forestier

Napoléon pour fixer une partie des armées alliées pendant qu'il s'efforce de repousser l'invasion principale sur la frontière rhénane. Mais Gaspard arrive à son poste alors que l'armée est en pleine retraite et il ne participe qu'à des combats d'arrière-garde. Commandant la 2^e brigade de la 1^{re} division d'infanterie du vice-roi Eugène, il renoue avec ses premiers exploits et remporte une nouvelle bataille à Caldiero. Mais la convention de Mantoue qui sanctionne le retrait des troupes françaises d'Italie renvoie le général en France.

La descente aux enfers

C'est à partir de là que le personnage de Gaspard cesse d'être sympathique. Le jeune officier idéaliste, réfléchi se meut alors en opportuniste. Dès le retour de Louis XVIII, il demande à entrer dans l'armée royale. Il est vrai que l'armée se doit de suivre le régime légitime. Mais rien n'impose de trahir l'homme auquel on doit tout. Frégeville, lui, ne trahit pas. Gaspard suit donc la voie de la plupart des maréchaux, si bien dotés par Napoléon qu'ils étaient plus attachés à leurs biens qu'à celui qui les leur avait procurés.

Le monument au général François Forestier : une stèle de granite rouge dans laquelle s'encastre un bas-relief de bronze. Œuvre du sculpteur Henri BOUCHARD, il fut édifié en 1914.

En 1962, à l'occasion de travaux, le monument fut déplacé contre le mur du "Temple de Diane".



Sans doute pour mieux montrer son "attachement" à la dynastie des Bourbons, il va jusqu'à commettre l'ignominie de demander la Croix de Saint-Louis (sans doute pour cacher sa Légion d'honneur dont il a la croix de commandeur depuis quelques mois). Elle lui est accordée, mais comme il ne faut pas exagérer, on ne lui accorde que le grade de chevalier.

Et comme pour insister sur son ralliement au régime et sur son reniement des idées révolutionnaires, il fait don à l'église d'Aix-les-Bains des tableaux volés dans les couvents espagnols.

Son attitude écoeurante lui vaut le poste d'adjoint inspecteur d'infanterie dans la 16^e division militaire de Lille.

Le personnage continue de se discréditer en se ralliant à l'Empereur lors de son retour d'exil. Mais son comportement ne lui vaut que du mépris de la part de l'administration des Cent-Jours et on ne lui donne que le commandement du département de l'Hérault, région loin des futurs combats. Il va même jusqu'à combattre les insurrections royalistes du Languedoc !

Il tente de se racheter aux yeux du gouvernement de Louis XVIII en ouvrant les portes de Montpellier en apprenant la défaite de Waterloo. Clément, le nouveau ministre de la Guerre, le maréchal Clarke, lui évite l'épuration. Il faut dire que son ralliement de 1814 et sa non participation à la campagne de Waterloo (même si elle était involontaire) lui valent des circonstances atténuantes.

Il est tout de même mis en demi-solde. Naturalisé en 1818 (la Savoie avait été rendue au Royaume de Piémont-Sardaigne par le Congrès de Vienne), il n'est amnistié qu'en 1823 et mis à la retraite d'office en 1824. Ivre de revanche, il accueille avec ferveur la Révolution de 1830. Le nouveau ministre de la

Les généraux Forestier

Guerre n'est autre que le maréchal Soult, son ancien commandant en Espagne. De plus, Soult l'avait aidé en 1814 alors qu'il occupait le même poste. Mais cette fois-ci, sa demande de réintégration lui est refusée ainsi que celle pour le paiement de sommes qui lui sont dues depuis la fin de l'Empire. Il va même jusqu'à demander les arriérés de solde de François !

L'année 1832 le trouve à Paris, entêté dans ces demandes qu'il multiplie sans cesse. Même devant le choléra il ne bouge pas. Son organisme fragile ne résiste pas et le 24 avril 1832, l'épidémie a raison de lui.

ÉPILOGUE

Curieux duo que ces deux frères de caractères opposés qui ont pourtant suivi la même voie. En effet, François reste dans les mémoires comme un jeune homme passionné, idéaliste, vigoureux, courageux alors que Gaspard était plutôt de constitution fragile. Tous deux ont été blessés de nombreuses fois, mais Gaspard eut des complications suite à ses blessures comme nous l'avons vu précédemment. François est monté plus vite dans la hiérarchie alors qu'il se trouvait sur des terrains d'opérations moins porteurs que son frère. Il est resté célibataire et était amoureux de la vie en campagne alors que Gaspard préférait sa vie rangée auprès de son foyer montpellierain. Quant à la conduite de Gaspard, si elle n'est pas excusable, elle est compréhensible. Même s'il est peu probable que son frère aurait agi pareillement au vu de son caractère, François étant mort avant le retour des Bourbons, nous ne pouvons faire que des suppositions.

Arnaud BERNARD

SOURCES

Archives militaires du SHAT
Série Y10
Dossier François Forestier
Dossier Gaspard Forestier

Archives nationales
Série F19 - 1905 à 1922.
Archives Caprara (légal du Pape en France sous le Consulat). Affaires relatives à l'occupation des Etats du Pape par les troupes françaises.

BIBLIOGRAPHIE

TRANIE ET CARMIGNANI, *Napoléon, 1813, la campagne d'Allemagne*, Paris, Pygmalion, 1978, 301p.

TRANIE ET CARMIGNANI, *Napoléon, 1814, la campagne de France*, Paris, Pygmalion, 1978, 302p.

PALLUEL-GUILLARD et alii, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Paris, Bouquin, 1995, 1040p.

PALLIÈRE JOHANNES, *Les Forestier d'Aix, soldats de la Révolution, généraux et barons d'Empire*, Challes-les-Eaux, Curandera, 1989, 176p.



Croquis de la stèle dans son état de 1914.

L'Institut Zander d'Aix-les-Bains

PREMIÈRE PARTIE

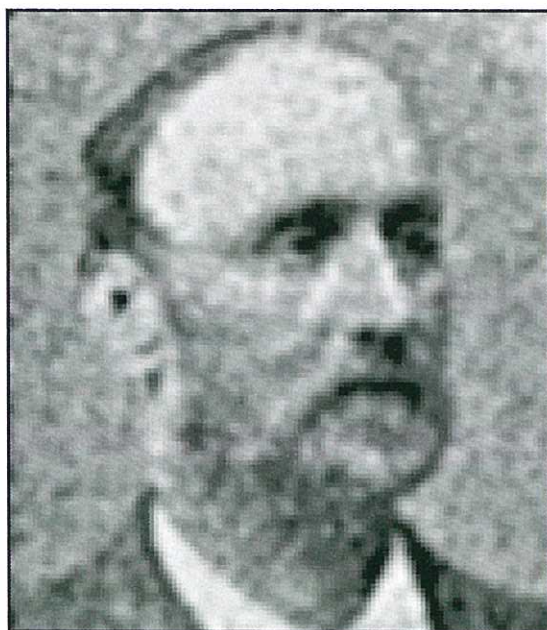
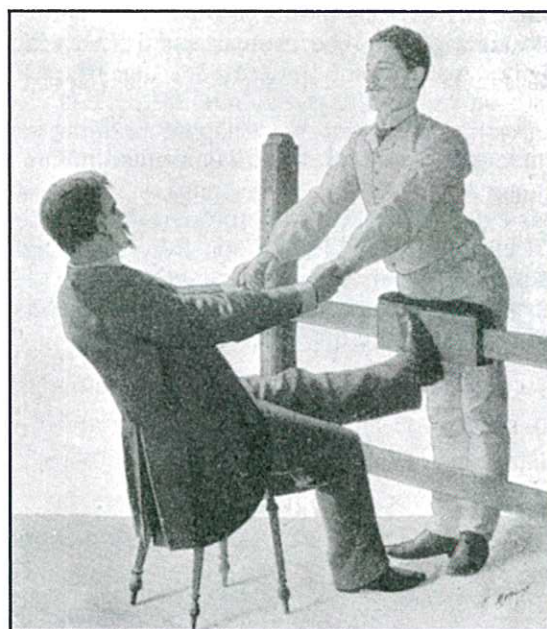
LES ANNÉES 1900

*“L'ingénieur s'était écroulé dans un fauteuil à bascule, il posa ses jambes dans les jambes en bois à jointures mobiles attachées à ce siège. On lui sangla les cuisses, les mollets et les chevilles de façon qu'il ne put accomplir aucun mouvement volontaire ; puis un homme saisissant la manivelle la tourna de toute sa force, le fauteuil se balançait d'abord comme un hamac, puis les jambes tout à coup partirent s'allongeant et se recourbant avec une vitesse extrême.
- Il court dit le docteur.”*

Un mouvement “fort” dans le système de Pebr
Henrik Ling



Voici ce qu'a écrit Maupassant en 1887 dans son roman Mont Oriol ; bien qu'il séjourna à plusieurs reprises à Aix-les-Bains, il ne s'agit pas d'observation faite dans notre station car l'histoire de la mécanothérapie n'y débute qu'en 1899. Cette “gymnastique mécanique” avait déjà plus de 20 ans, le premier institut médico-mécanique avait ouvert ses portes le 2 janvier 1865, avec 27 appareils,



►
Jonas Gustaf
Vilhelm
Zander
(1835 - 1920)

à Stockholm lieu de naissance de son inventeur Gustav Zander (1835-1920).

Après la création en 1868 d'une société anonyme suédoise qui le libéra de tous ennuis financiers, le docteur Zander développa sa méthode ; ses appareils commencèrent à conquérir l'Europe à partir de 1875, puis le monde dès 1885.

L'Institut Zander aixois mérite cependant toute notre attention car il est une

figure emblématique de notre ville et s'il y a eu plus de 200 instituts de ce nom, le nôtre est le seul qui sut évoluer sous son nom patronyme.

De la gymnastique à la mécanothérapie

Cette évolution fut l'œuvre progressive de Gustav Zander, descendant de Hollandais installés en Suède depuis 300 ans.

À la suite de ses observations de professeur d'éducation physique pour jeunes filles pendant l'été, dans la petite école dirigée par ses sœurs entre 1849 et 1855, ce futur médecin se passionna pour l'étude des mouvements. Il s'inspira des théories de son compatriote Pehr Henrik Ling (1776-1839) qui mit au point, à l'image d'une méthode de santé issue du Kung Fu chinois, la fameuse gymnastique suédoise.

Objet de passions un peu fonction des alliances militaires, cette éducation physique a pu être décrite comme *"faite d'attitudes arbitraires, d'élongations lentes des bras et des jambes ayant obtenu en France un succès de mode quasi mystique en 1900. On croit si bien tenir en elle la vérité absolue, que cette gymnastique d'armoire à glace et de descente de lit fut introduite de façon exclusive à l'École Normale de gymnastique de Joinville même... En vain, le tenant d'une physiologie réaliste, un docteur Lagrange s'oppose à une telle erreur en déclarant qu'on ne peut admettre une éducation des mouvements qui soit contraire à la manière dont on les utilisera dans la pratique"* (Rozet).

Malgré cette opposition, le docteur Fernand Lagrange, auteur de nombreux ouvrages sur l'exercice physique et son application en médecine, édités par Félix Alcan, sut défendre l'intérêt médical de la mécanothérapie.

En effet, sous sa haute direction à Paris, en 1898, la *"Société Anonyme Française des Instituts Zander"* fonde le premier établissement de gymnastique médicale (système Zander), au 21 rue d'Artois près des Champs-Élysées, dans des locaux construits *"en plein hiver dans un temps plus que restreint"*, par l'architecte Bruno Pelissier en privilégiant *"le bois avec remplissage en briques pour conserver le plus de chaleur possible"*. C'était une construction moderne décorée par le sculpteur Devèche.

Aix-les-BainsPARIS

—

Institut Zander

dans le Parc de l'Établissement

OUVERTURE LE 5 JUIN 1899

Saison du 15 avril au 15 octobre

MÉCANOTHÉRAPIE, MASSAGE, BAINS DE NAUHEIM

Cabinet de Radiographie

Cette société anonyme parisienne avait pour objet l'installation en France des appareils de mécanothérapie inventés par l'habile créateur et de les protéger en créant une licence pour notre pays.

Vers la capitale du thermalisme : notre cité

Il existera dans le monde plus de 200 instituts ; au début à Saint-Petersbourg, Moscou, Londres, Budapest, Buenos Aires, puis dans de nombreuses stations thermales allemandes.

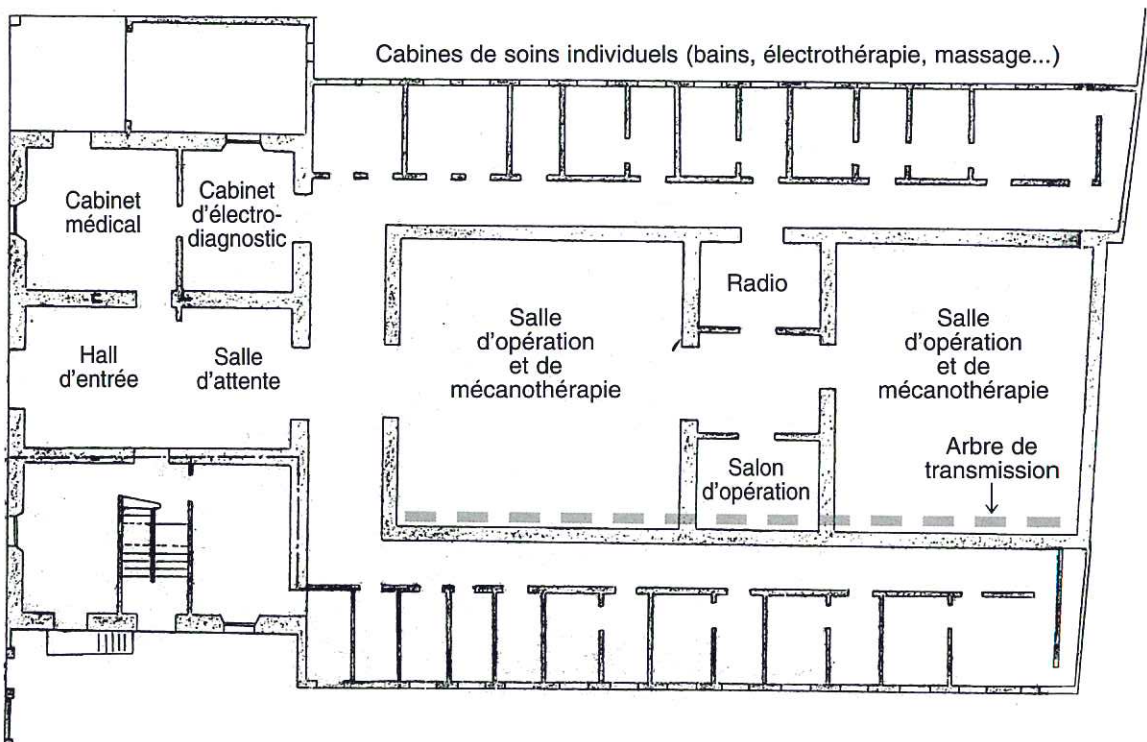
En France, après Paris, notre cité qui recevait la clientèle mondaine et les têtes couronnées de l'Europe, devenait la cible privilégiée pour la Société Anonyme Française des Instituts Zander faite pour proposer d'adjoindre au traitement thermal des soins issus des plus récentes découvertes scientifiques.

Sous l'apanage de cette société, s'ouvre l'Institut médico-mécanique Zander à Aix-les-Bains le 5 juin 1899. Plus tard des appareils seront installés à Vichy, Évian, même au Creusot, sous l'impulsion des établissements Schneider dans un monde en compétition...

En effet, à une époque où l'on mettait au point les premiers aciers, Bismark était parti de l'idée que la guerre économique entre nations devait adopter les mêmes méthodes que la guerre militaire : la médecine devait avoir pour objectif de rendre le plus vite possible les travailleurs malades aptes au travail, comme on répare une machine. Dans cette ambiance, *"dès leur arrivée au Creusot, en 1836, les frères Schneider organisent une infirmerie pour soigner les blessés. Après l'hiver de l'année 1907, ils font réaliser les travaux d'installa-*

L'Institut Zander

L'Institut Zander d'Aix-les-Bains. On aperçoit à droite l'aile abritant les salles de mécanothérapie et de soins.



Plan du bâtiment ci-dessus. Disposition du rez-de-chaussée dès 1900.

tion de la mécano-thérapie" (Robert).

Ces soins nouveaux seront intégrés au traitement thermal local, grâce au dynamisme d'un médecin aixois le docteur Paul Guyenot qui fut, à l'image de son confrère Lagrange, un novateur. Il avait ouvert à Aix-les-Bains au 3 rue de l'Église, un centre de physiothérapie très exceptionnel pour l'époque. Sa réputation en fit naturellement le premier médecin directeur de l'Institut Zander, qu'il ouvrit à la société médicale thermale.

Une œuvre de Jules Pin

C'est l'architecte de la ville nommé en 1888, Jules Pin, qui dessina l'Institut dans un style "flamand" à la mode de cette époque-là dans toute l'Europe du nord, les plans étant identiques à ceux de



l'institut de la rue d'Artois. Jules Pin avait déjà construit entre autres l'hôtel Bernascon, le château de la Roche du Roi, puis la villa Régina.

La totalité de cette construction occupe une surface de 1.400 m². Construite de briques apparentes et de pierres, elle se présente extérieurement comme une luxueuse villa de deux étages, très ornementée : corniches sculptées, chiens assis,



Le Docteur Paul Guyenot



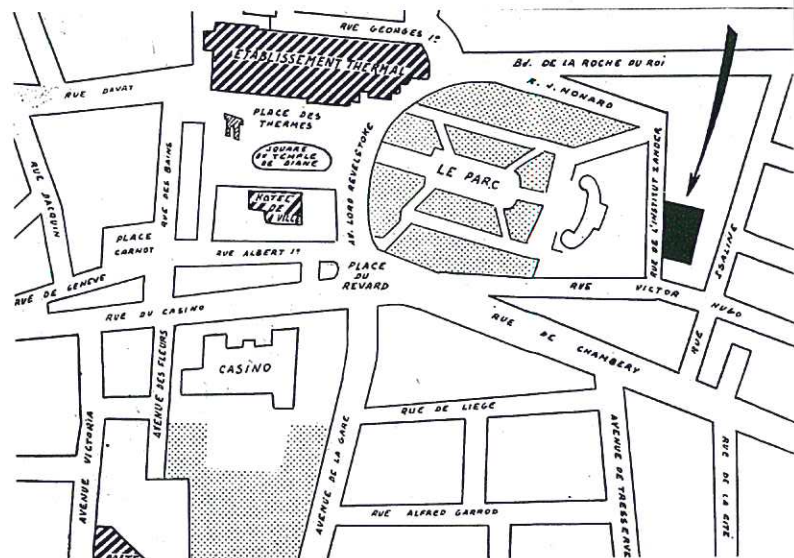
de hautes fenêtres à balustres bordées de dentelures de pierres éclairant les façades. Un riche fronton central, décoré de colonnades, de feuilles d'acanthes, de volutes, de lanterneaux, surmonte la porte d'entrée, abritée d'une marquise en fer forgé. Au rez-de-chaussée se trouve la salle d'attente, les cabinets de consultation et d'électrodiagnostic.

Le personnel photographié devant l'entrée.



Cette construction est prolongée au sud par un autre bâtiment d'une conception beaucoup plus simple, destiné aux soins. De plain-pied, il est composé de deux grandes salles carrées de 12 mètres de côté

Localisation de l'Institut Zander d'Aix-les-Bains.



Vue de l'une
des deux
salles
"d'opérations
et de
mécanothérapie"



et 7 mètres de haut. Une verrière éclaira chacune de ces salles dites "salles d'opérations et de mécanothérapie" où sont regroupés les appareils Zander, l'éclairage ne dispense pas de chauffer ces volumes prestigieux. Elles sont séparées l'une de l'autre par deux petits salons d'opérations particuliers. Tout comme l'extérieur, la décoration est soignée : plafonds et lambris ornés de stuc, boiseries sculptées et peintes.

Cet ensemble est entouré d'un large couloir qui donne accès à la salle réservée aux traitements électrothérapeutiques, à un cabinet de radiographie, aux cabines de bains (de chaleur radiante de lumière, d'air surchauffé et médicamenteux), aux salles de massages manuels et vibratoires, à un local de pulvérisation, aux vestiaires et cabinets de toilette.

C'était une coquette construction située au cœur même de la ville, à l'extrémité sud du parc. "On peut s'y rendre par le boulevard de la Roche du Roi, par la rue des Granges, mais son accès le plus fréquenté est certainement le magnifique parc de l'État qui le sépare seul de l'établissement des bains."

Appareil E 6.
Respiration
passive et
extension
forcée du
rachis.

L'Institut Zander était donc au 4 de la rue qui porte son nom, aujourd'hui intégrée à la rue Jean Monard.

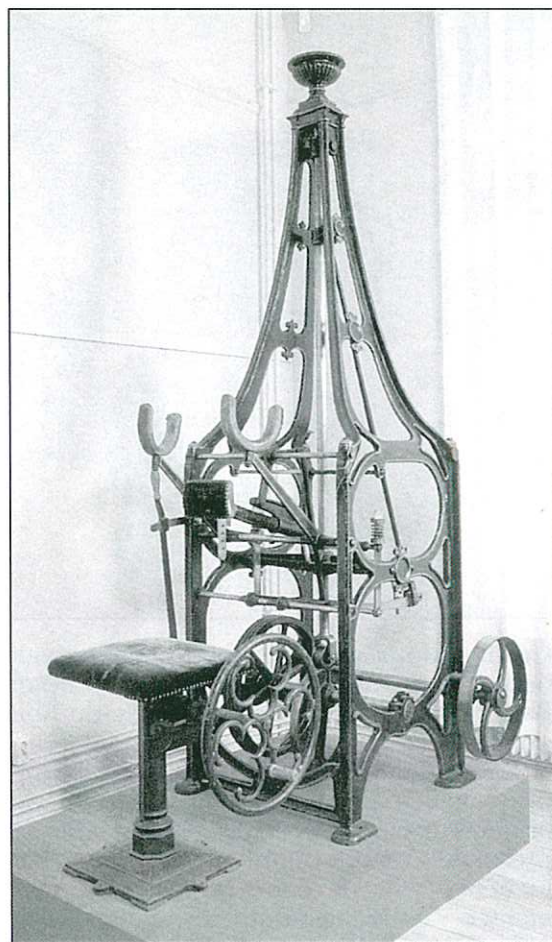
L'œuvre de Jules Pin existe toujours mais l'aspect extérieur de la façade nord (rez-de-chaussée) a été partiellement modifié en 1961.

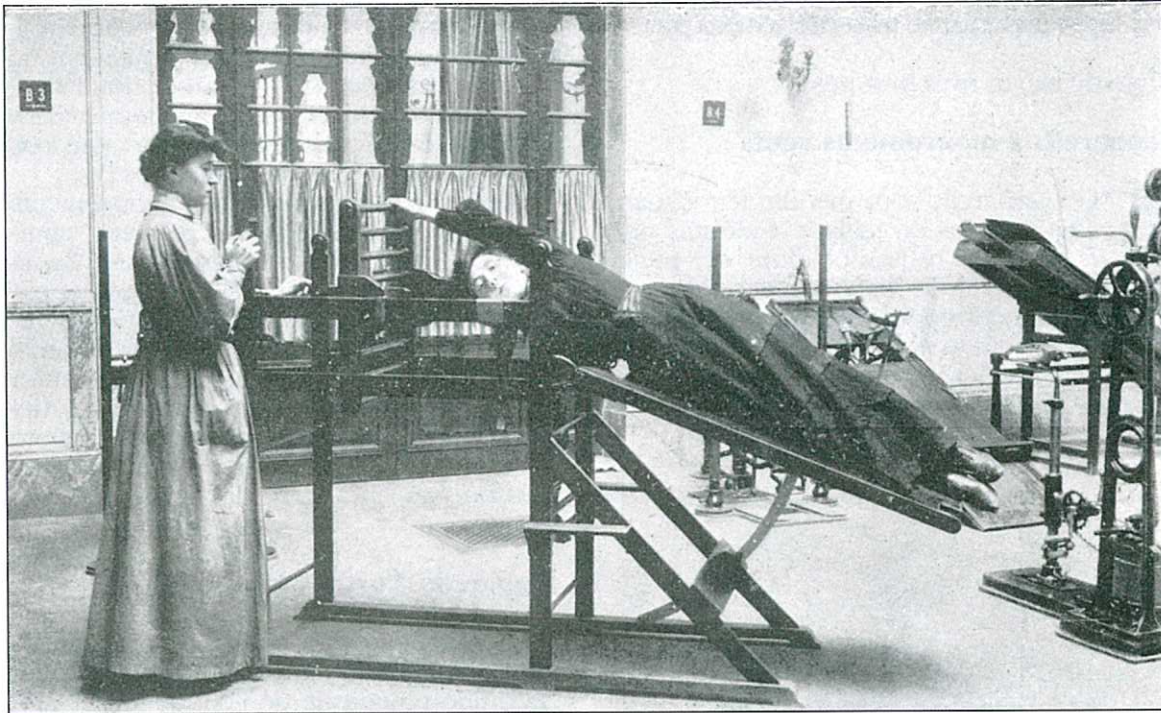
Les machines à mouvements

Le docteur Fernand Lagrange avait défini en 1899 la mécanothérapie comme : "l'art d'appliquer à la thérapeutique et à l'hygiène certaines machines, imaginées pour provoquer des mouvements corporels méthodiques, dont on a réglé d'avance, la forme, l'étendue et l'énergie."

C'était l'art de faire des mouvements méthodiques en évitant la fatigue respiratoire ou circulatoire, en ne faisant travailler qu'un groupe musculaire bien localisé, en décomposant chaque mouvement, en mesurant exactement l'énergie de chaque effort dans le but de l'atténuer.

Le vieil adage "soulager toujours, guérir





Appareil K 1.
Table de
traitement
des scoliozes



quand on le peut" ne suffisait pas, mais il était respecté ; c'était en 1900, l'analyse des nerfs cardiaques venait d'être précisée par Engelmann, trente cinq ans après "l'intro-

duction à la médecine expérimentale".

Respectant la physiologie de l'articulation et de la musculature mais utilisant des machines compliquées sur lesquelles sont installés les patients, sanglés sur des sièges réglables, en bois recouvert de cuir, la séance de mécano-thérapie est bien décrite par Érik Maria Remarque (1898-1970) l'auteur allemand du célèbre roman : "À l'ouest rien de nouveau" sur la guerre de 1914. Il soigne son héros blessé dans un établissement allemand : "quelques semaines plus tard, je vais tous les matins à l'Institut Zander. Là, ma jambe est solidement bouclée et on lui fait faire des mouvements appropriés..."

Le fonctionnement des machines est assuré soit par le malade, soit par un moteur, grâce à des leviers, des contre-poids, des manettes... Elles sont ornées de rinceaux, de bobèches en fonte, comme le socle estampillé "G. Zander".

Dans le catalogue, il y a plus de 100 appareils, chaque appareil est désigné par une lettre qui indique la partie du corps mis en jeu et un chiffre qui précise la forme du mouvement (par exemple A9 : appareil pour la flexion de l'avant-bras), précision que l'on retrouve affichée près de la machine dans les salles magnifiques de l'Institut.

Appareil F 2.
Vibration de
tout le corps.



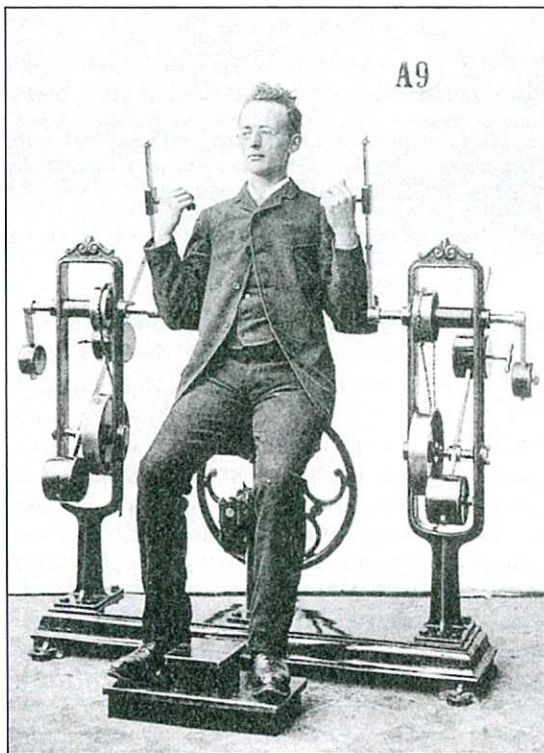
L'arsenal de la mécanothérapie

Il se divise en trois groupes :

Appareils à mouvements actifs :

Ces appareils sont mis en action par les muscles du malade auxquels on offre une résistance dont on peut régler l'intensité de l'effort musculaire, à l'aide d'un contrepoids qui peut se déplacer le long d'une règle graduée. Il y a un appareil pour chaque articulation et pour chaque groupe musculaire.

Appareil A 9.
Flexion de
l'avant-bras



Ainsi, il existe 34 appareils répartis en 3 séries, qui correspondent chacune au mouvement d'une région du corps : bras (A), jambes (B), tronc (C).

Appareils à mouvements passifs :

À l'institut, ces appareils étaient situés dans les grandes salles du rez-de-chaussée ; ils étaient reliés par des courroies à un arbre de transmission d'une portée de plus de 20 mètres, qui se situait dans le sous-sol de l'établissement. Au tout début, le moteur était à gaz (Crossley - 6 CV). Il sera remplacé ensuite par un entraînement électrique à 3 vitesses.

Appareil J 6.
Frottement
circulaire de
l'abdomen.

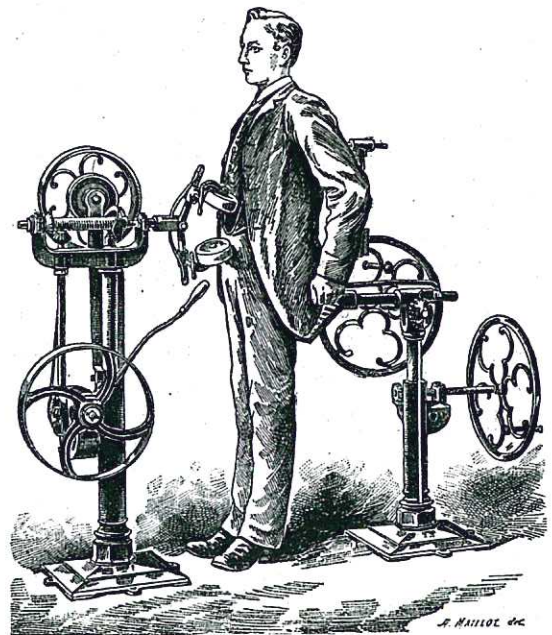
Mû par ce moteur selon l'appareil, l'opérateur détermine mécaniquement la forme, l'amplitude, le rythme... bien qu'il soit muni d'un dispositif qui permet d'en graduer les efforts et certains ne sont pas sans danger... (entorses, fractures !).

Les uns provoquent des mouvements locaux et partiels, d'autres peuvent "communiquer" un déplacement passif de la totalité du corps. On distingue des appareils à mouvements passifs progressivement dits (catégorie E), à balancements (catégorie D), de massage ou d'opération mécanique : vibration (catégorie F), partiel par tampon, tapotement par petite pelote (G), pétrissage par roulette en bois (H), friction par va-et-vient d'une courte courroie (J).

Appareils d'orthopédie

Ils ont beaucoup contribué à la reconnaissance de G. Zander auprès de l'institution médicale de l'époque. Très élaborés, ce sont des appareils correctifs de mobilisation active ou passive, qui s'adressent au traitement des déviations vertébrales, scoliose, lordose, cyphose qui ont passionné les thérapeutes dès le début du XIXe siècle.

Les traitements peuvent se faire avec un exerciceur unique, mais on dispose d'un choix d'appareils permettant une série de mouvements combinés pour chaque séance. C'est au thérapeute de faire ce



choix et d'adapter le traitement selon la pathologie et les réactions du patient, principes toujours d'actualité.

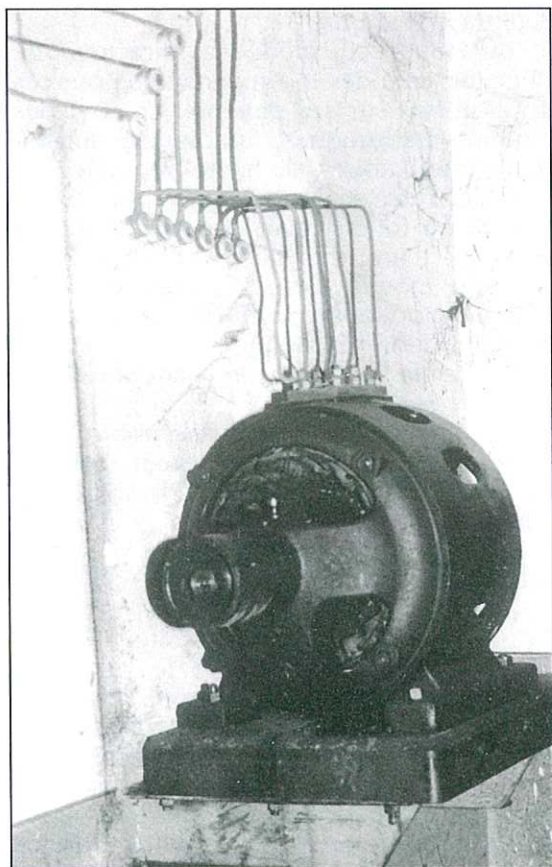
Les indications étaient nombreuses, allant des suites chirurgicales, des traumatismes causés par des accidents, en passant par le traitement des maladies du cœur, des maladies rhumatismales, des maladies de l'appareil respiratoire et de l'appareil digestif.

Les divers traitements par les agents physiques

Chaleur et lumière

Ce sont des bains de chaleur radiante lumineuse, des bains de lumière blanche, des bains de lumière bleue et des applications de rayons chimiques violets et ultra-violets (rayons de Finsen) ; le massage avec des rouleaux émettant de la lumière blanche, rouge ou bleue.

En 1901, le professeur Gaucher de Paris, qui visite l'établissement avec un groupe de médecins, lors d'un voyage d'étude, a examiné longuement les bains de lumière électrique... Dans son compte rendu de



conférence, il fait une description de ces bains d'air chaud importés d'Angleterre : "avec les lampes Dowsing, constituées par un fil spécial, qui donne des rayons calori-



ifiques plus abondants qu'une lampe ordinaire, on peut produire des températures que vous ne soupçonneriez pas, 500 degrés au pyromètre !"

Bien entendu, on n'atteint pas couramment ces températures ; selon que le bain est général ou local, on donne une température différente. D'après le Dr Paul Guyenot, en pratique, pour le bain général, le malade étant entouré de couvertures d'amiante, la température ne dépasse pas 160 degrés ; dans le bain local, elle atteint 200 degrés. Aussi comme le disait un de nos confrères, "pendant que le malade prend son bain, il pourrait faire cuire un bifteck à côté de lui. Pourquoi le malade lui, ne cuit-il pas ? C'est à cause de la transpiration abondante, que ce bain d'air chaud détermine".

En 1902, lors du congrès international d'hydrologie, de climatologie et de géologie de Grenoble, le Docteur Léon Blanc expose le traitement des gouteux à Aix-les-Bains, et le traitement par les acides. En plus du traitement thermal, il signale : "quand les crises sont plus intenses, on obtient un soulagement immédiat par l'application de la chaleur à très hautes températures (150 à 200 degrés) au moyen des appareils Dowsing installés dans l'Institut Zander", et ajoute "on trouve à Aix tous les moyens mécanothérapeutiques indispensables pour le traitement des gouteux."

▲
L'arbre de transmission pour les deux salles de mécanothérapie.

Moteur électrique entraînant l'arbre de transmission.

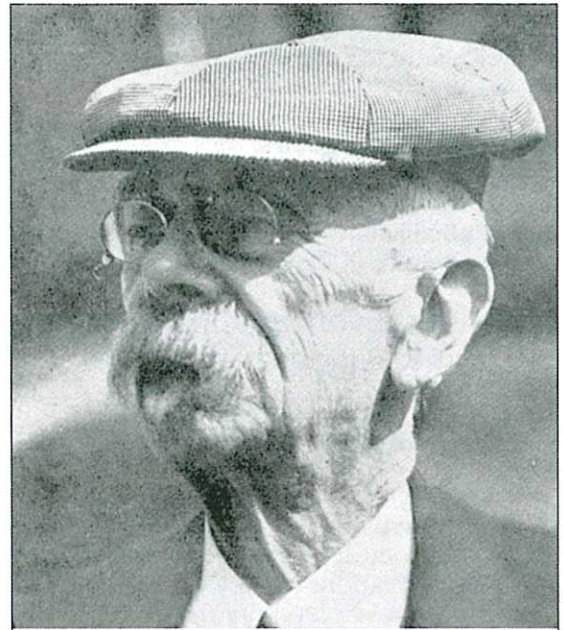
◀◀

Arsène
d'Arsonval

L'électricité

► Le physicien français Arsène d'Arsonval (1851-1940) écrit : *"l'électricité est l'agent physique le plus puissant et le plus simple à la fois dont puisse disposer le médecin pour modifier l'organisme"*. Il démontre que les courants de haute fréquence passent à travers les êtres vivants sans aucun inconvénient. Ils ont la propriété de provoquer une insensibilisation des tissus donc pratiquement une sédation de la douleur. En 1888, d'Arsonval "scandalise" l'Académie de médecine en allumant devant la docte assemblée une lampe électrique dont ses doigts formaient

▼ Douche
électrostatique



les seuls conducteurs !

Mais l'application de l'électricité au diagnostic et au traitement de certaines maladies nécessite comme le dit le Docteur Guyenot *"une très grande habitude du courant électrique et des appareils ainsi qu'une connaissance approfondie de l'action thérapeutique."*

En 1899, ce médecin, directeur de l'Institut, crée des locaux adaptés pour ces applications sur ses patients. Ce sont des courants galvaniques, faradiques, sinusoidaux, ondulatoires, de haute fréquence.

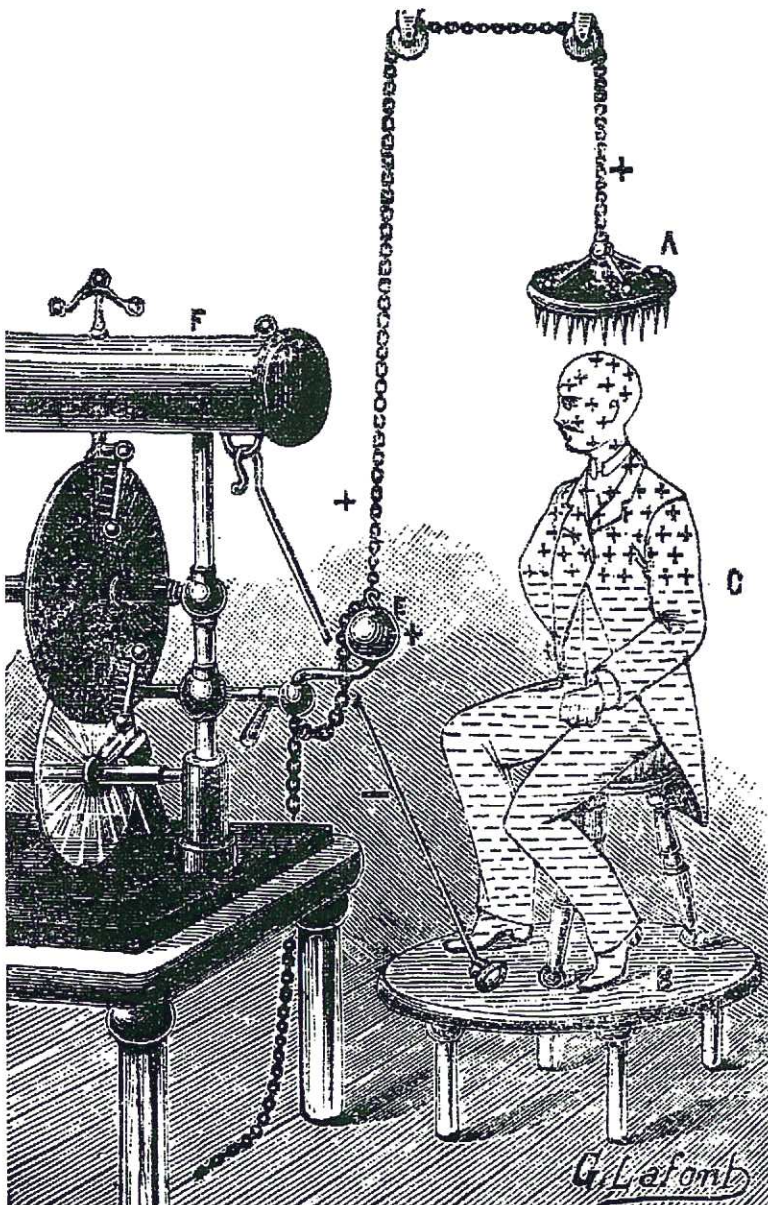
L'électricité statique occupait un cabinet spécial où fonctionnait une machine à 20 plateaux d'une très grande énergie, mue par son moteur de 2 chevaux et demi, administrant souffle, effluves, étincelles et franklinisation hertzienne !

"L'ère des petites boîtes transportables" est dépassée !

"L'emploi empirique de l'électricité" avait vécu pour cet audacieux directeur, membre de la Société Française de Physique qui allait être décoré.

Rayons X

Le physicien allemand Röntgen (1845-1923) découvre en 1895, les rayons X. *"En l'espace d'une année à compter du jour de sa découverte, on installe un peu partout dans le monde des petits cabinets de radiographie, dans les caves et les lieux de débarras"*. Quatre ans plus tard, l'Institut crée le premier cabinet de radiolo-



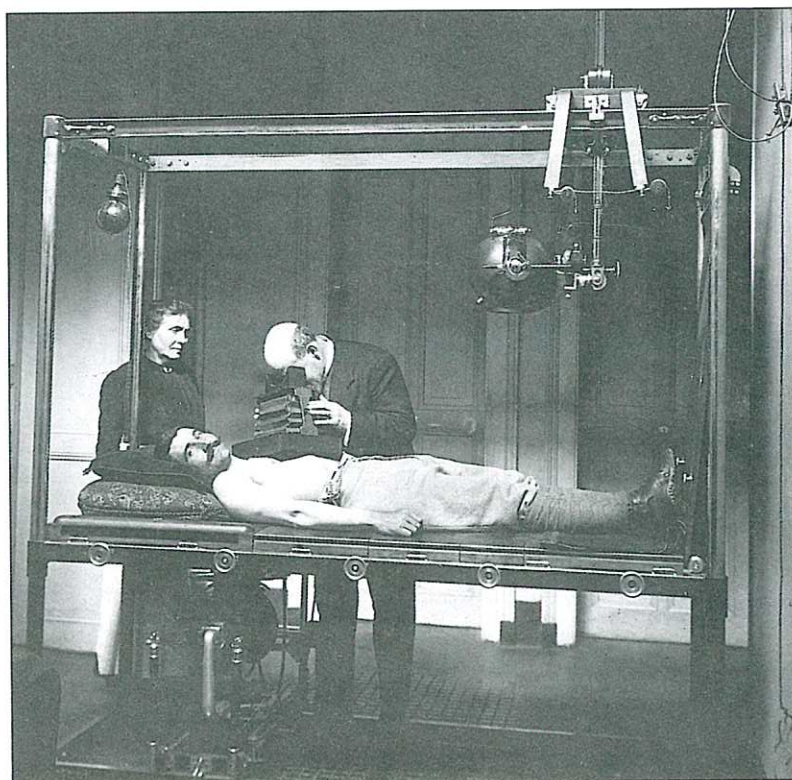
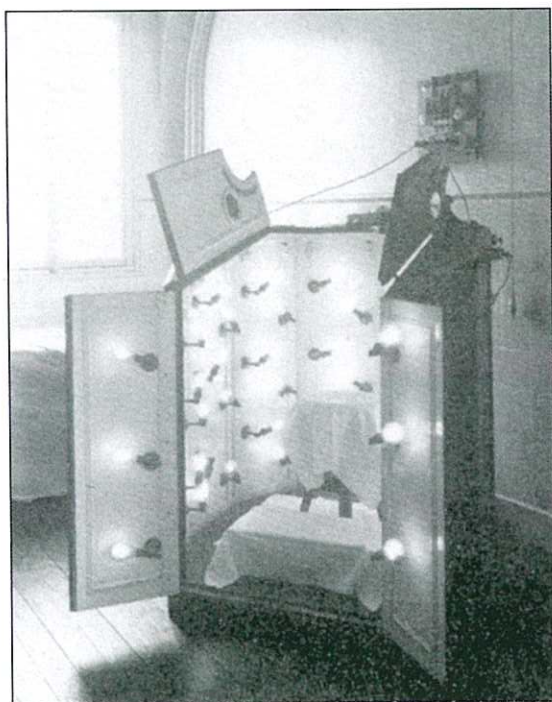
gie d'Aix-les-Bains. Il est composé de deux installations perfectionnées qui permettent la radioscopie intensive, la radiographie, mais aussi la radiothérapie.

En 1905, le Docteur Paul Guyenot signale qu'il a réalisé 2000 examens radioscopiques et radiographiques sans avoir le moindre accident. Mais du fait du manque de protection de la part du praticien, celui-ci est victime du devoir et contracte des lésions graves de radiodermite. C'est pour cela qu'il est nommé Chevalier de la Légion d'honneur le 29 août 1923.

Bains

Il y a les sulfureux donnés à l'établissement thermal et ceux que l'Institut administre dans des locaux respectant le confort et l'hygiène du malade. Certains sont dits hygiéniques tel : "le Bain Campanus" spécialité d'Aix-les-Bains, aromatisé au cyclamen ou à la verveine ! Tonique et rafraîchissant, il fait disparaître la fatigue. D'autres sont médicamenteux de "tous genres".

Il était même possible de soulager le cœur par un appel de la circulation vers la peau grâce aux Bains de Nauheim, concentrés de sel provenant d'une petite ville allemande dans le Hesse-Darmstadt. Il importait d'avoir en France une installation similaire, pour voir rougir sa peau grâce à l'acide carbonique effervescent.



Pulvérisations et inhalations

Avec la douche naso-pharyngienne, elles complètent l'arsenal thérapeutique de l'Institut pour le traitement des affections de la gorge et du nez.

À partir des appareils brevetés du Docteur Guyenot le malade pouvait être en contact, avec les eaux minérales (Aix, Marlioz, Challes), de nombreuses solutions médicamenteuses, sans oublier l'oxygène et l'ozone. La "section des pulvérisations et des inhalations" répondait aux exigences thérapeutiques les plus délicates.

Vers une ère nouvelle

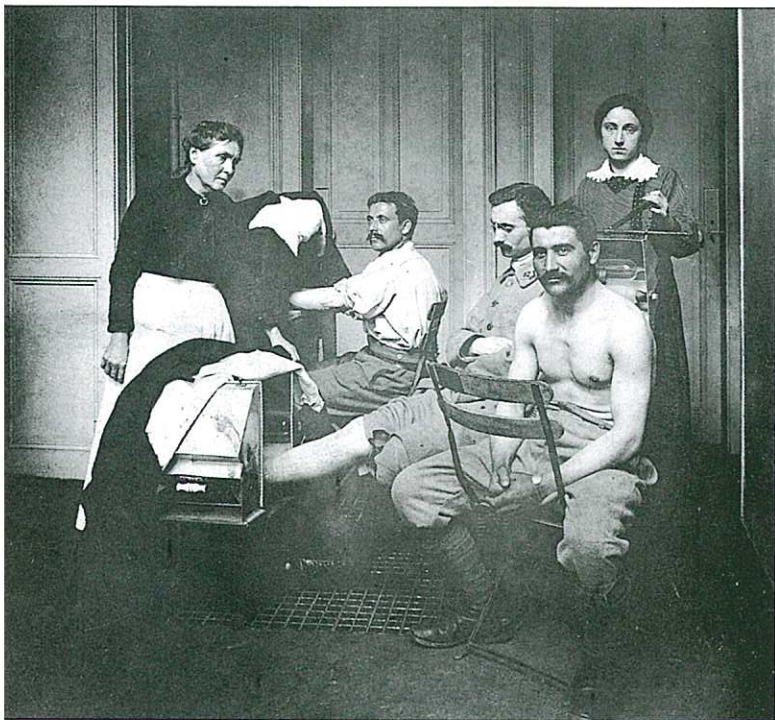
Aix-les-Bains, dès 1900, la thérapeutique quittait le domaine de l'action et devenait de plus en plus scientifique en cherchant déjà des démonstrations rigoureuses, malgré le langage élégant et charmeur dont avaient le secret certains médecins. "Le service médical de l'Institut était organisé de telle sorte que le malade ne soit jamais perdu de vue..."

Dans cette optique, nous vous proposons dans la deuxième partie de mieux connaître ces thérapeutes visionnaires qui,

▲
Le Docteur
Guyenot et
son appareil
de radiologie.

Bain de
lumière.





trice, ancrée dans la modernité la moins naïve.

Après un siècle, cet établissement est devenu un centre de réadaptation fonctionnelle qui s'est installé en 1990, le long de la promenade du Sierroz, près du lac du Bourget.

À l'occasion du centenaire du Centre, une exposition des anciennes machines de rééducation, restaurées, a eu lieu au Casino Grand-Cercle d'Aix-les-Bains en novembre 2000.

(à suivre)

Sylvain JACQUELINE
Yves MESTELAN

▲
Bain de chaleur radiante (appareil Dowsing)

sans doute du fait d'une clientèle aisée, donnèrent aux aixois une forte représentation d'eux-mêmes à l'image de l'Europe conquérante. Ceux-ci eurent la chance d'avoir en Guyenot, un homme porteur d'une utopie riche d'une imagination créa-



▶
Electro-diagnostic par le Docteur Guyenot.

Inventaire des appareils de mécanothérapie et machines de l'Institut Zander d'Aix-les-Bains en 1900

Grande salle nord

- A 1 Abaissement latéral des bras
- B 5b Adduction des jambes (*position demi couchée*)
- A 8b Rotation des bras (*active, passive*)
- A 8a Rotation des bras (*active*)
- A 3 Abaissement des bras
avec flexion de l'avant-bras
- A 5 Adduction des bras } combinés
& A 6 (*horizontale*)
- A 4 Élévation des bras avec extension de l'avant-bras
- A 9 Flexion de l'avant-bras } combinés
& A 10 Extension de l'avant-bras
- A 7a Roulement des bras
- C 8 Rotation de la partie inférieure du tronc
- B 1 Flexion de la cuisse
- C 10 Extension et flexion du cou (*position debout*)
- J 3 Frottement des jambes
- D 3 Roulement du bassin (*position à cheval*)
- F 2 Vibration de tout le corps
- F 1 Vibration de différentes parties du corps
- G 1 Percussion du tronc et des bras (I)
- G 3 Percussion des jambes
- G 4 Percussion du tronc et des bras (II)
- E 5 Roulement des cuisses à l'articulation fémorale
- G 5 Percussion de la tête
- G 6 Flexion latérale du tronc
- A 7b Roulement des mains
- A 12 Flexion et extension des doigts (X 2)
- AE 4 Flexion et extension passive des doigts
Un appareil Knoche à volant
Un appareil Knoche à pendule

Petite salle centrale

- H 1 Pétrissage de l'abdomen
- J 6 Frottement circulaire de l'abdomen
- E 5 Roulement des cuisses à l'articulation fémorale
- E 8 Élévation du bassin

Petite salle centrale

- K 2 Pression unilatérale (*position gauche*)

Salon de radiographie

Une bobine et différents appareils

Grande salle Sud

- B 3 Flexion de la cuisse et de la jambe
- J 3 Frottement du dos
- E 7 Torsion passive alternative du tronc
- J 1 Frottement des bras
- E 3 Adduction et abduction passives des doigts
- E 6 Dilatation de la poitrine
- E 2 Flexion et extension passives des mains
- F 1 Vibration de différentes parties du corps
- J 4 Frottement des pieds avec chaises et roulettes
- D 2 Roulement du bassin (*position assise ordinaire*)
- K 5 Pression bilatérale (*position assise*)
- B 12 Roulement des pieds avec chaises à roulettes
- L 1 Combinaison des appareils A 3 et D 1
- B 11 Flexion/extension des pieds avec chaises à roulettes
- B 7 Mouvement vélocipède
- B 8 Rotation des jambes avec chaises à roulettes
- B 9 Flexion des jambes } combinés
& B10 Extension des jambes
- C 5 Extension du tronc (*position debout*)
- C 3 Flexion du tronc (*position couchée*) } ensemble
& C4 extension du tronc (*assise jbes dtes*)
- C 1 Flexion du tronc (*position assise*) } combinés
& C2 extension du tronc (*position assise*)
- B 5 Adduction des jambes (*position assise*)
& B6 et abduction des jambes
- B 2 Extension de la cuisse
- K 3 Torsion correctrice du tronc (*position couchée*)
- B 4 Extension de la cuisse et de la jambe
- K 1 Suspension latérale
- L 3 Mouvement latéral du bassin
- L 2 Extension et flexion du tronc (*position couchée*)



La Société d'Art et d'Histoire a pour buts de découvrir, sauvegarder et faire connaître le patrimoine artistique et culturel d'Aix-les-Bains et de sa région. Elle a aussi pour vocation de collecter les archives iconographiques, industrielles ou personnelles pour les préserver et enrichir la connaissance. Les membres de l'association se réunissent le dernier mardi de chaque mois (sauf juillet et décembre) au 3^e étage de la Bibliothèque, 2 rue Lamartine, à 20h30. Ces réunions informelles d'échanges d'idées sont ouvertes à tous, adhérents, futurs adhérents ou curieux. On y parle de projets, de découvertes, de contacts...

Les activités. La Société d'Art et d'Histoire organise des conférences (en général gratuites pour les adhérents), dont les thèmes, variés, sont annoncés dans «La Lettre», et des découvertes culturelles dans des musées, châteaux, lieux chargés d'art ou d'histoire, aixois ou plus lointains, à prix coûtant pour les adhérents. La carte d'adhérent à l'association permet le libre accès au Musée Faure d'Aix-les-Bains.

La revue. La Société d'Art et d'Histoire publie une revue, «Arts et Mémoire», 48 pages d'articles variés et illustrés, évoquant le passé proche ou lointain et le patrimoine de la région. En complément, la «Lettre d'Arts et Mémoire» diffuse régulièrement les informations (conférences, sorties, actualité...) intéressant les membres de la société et les curieux. Cette «Lettre» est disponible gratuitement dans de nombreux lieux publics, et les deux publications sont envoyées aux adhérents.

Demandez un bulletin d'adhésion ou d'abonnement au siège de la Société, (Archives, Bibliothèque Lamartine, 2 rue Lamartine, 73100 Aix-les-Bains - Tél. 04.79.61.40.84), où sont également disponibles les anciens numéros.

Au sommaire des numéros précédents

N° 1 - ÉPUIsé

N° 2 - ÉPUIsé

N° 3 - Les affiches ferroviaires illustrées du PLM : Aix, lac et Revard (Henri BILLIEZ) - Aix libérée : 21 août 1944 (Aimé PÉTRAZ) - Philippe Navarro : un maire hors norme (Jean-Marc BERNARD) - Les napoléonides à Aix en Savoie (Juliette BUTTIN) - Le Prieuré du Bourget-du-Lac (Michelle SANTELLI)

N° 4 - 100 ans de Cinéma(s) à Aix-les-Bains (François FOUGER) - Henri Jacquier : un demi-siècle de thermalisme aixois (Jean François CONNILLE) - Le port gallo-romain de Châtillon (Johannès PALLIERE) - Louis Armand : électrification de la ligne de chemin de fer Aix-Annecy (Henri BILLIEZ) - La valse de Jacques Offenbach, souvenir d'Aix-les-Bains (André DUPOUY)

N° 5 - Le circuit du Lac, à Aix-les-Bains (Geneviève FRIEH et Jean-Pierre HANRIOUD) - Les frères Serpollet, de Culoz, précurseurs de l'automobile (Guy DURRENMATT) - Les kiosques à musique d'Aix-les-Bains (François FOUGER) - Claude de Seyssel, théoricien de la monarchie française (Bénédictine et Robert FRANCOIS) - Le temple dit «de Diane», vestige romain d'Aix-les-Bains (d'après Alain CANAL)

N° 6 - Numéro spécial sur le Mont-Revard, 148 pages, 16 auteurs. (2^e édition mise à jour)

N° 7 - Victor-Amédée III, fondateur de la station thermale (André DUPOUY) - Le verre de Lamartine (Robert TESTOT-FERRY) - Un palace : le Mirabeau (Monique JOSEPH et Adèle NICOLAS) - Une figure aixoise du Revard : Jean Rubaud (Guy TOULORGE) - Le téléphone a cent ans (Joël LAGRANGE) - Les frères Serpollet, de Culoz, précurseurs de l'automobile (suite et fin) (Guy DURRENMATT)

N° 8 - Ciné-jeunesse, pour l'amour du 7^e art (Elisabeth ANDRÉ) - Alfred Boucher, cœur de sculpteur (André LIATARD et Sylvain JACQUELINE) - La Chautagne : une région naturelle originale (Pierre JOUANNAUD) - Thermalisme : contribution à son histoire (André PALLUEL-GUILLARD) - L'Almée : le plus vieux bateau de nos lacs (Henri BILLIEZ)

N° 9 - Jean de Sperati créateur de la Philatélie d'Art (Lucette BLANC) - Une saison à Aix en 1812 (René BOURGEOIS) - Les tramways d'Aix-les-Bains (François FOUGER) - L'accueil des blessés de la grande guerre à Aix-les-Bains (André CARTIER) - Nelly Brachet, fondatrice de la crèche d'Aix-les-Bains (Corinne FOUQUE)

N° 5 - (supplément au) Le temple de Diane, avec une maquette du temple à construire.

N° 8 - (supplément au) consacré à l'exposition Alfred Boucher au Musée Faure.

N° 9 - (supplément au) consacré à l'exposition Félix de Recondo au Musée Faure.

N° 10 - Des Savoyards au Canada (André DARRACQ) - Nés du cœur : les hôpitaux d'Aix-les-Bains (Francis STEFANINI) - La Chautagne : évolution d'une économie rurale diversifiée (Pierre JOUANNAUD) - Les carrières de pierre blanche de Seyssel (Ingrid GERETSCHLÄGER) - Le Prieur d'Hautecombe, victime de son esprit charitable (André DUPOUY)

N° 11 - 1931-1998 : Aix-les-Bains dans la légende du Tour de France (Guy TOULORGE)

HORS SÉRIE N° 1 - «Le Lac du Bourget - Photographies 1870-1970» (format 21x27 à l'italienne, 96p, relié, 130 photographies imprimées en deux tons.)

N°12 - La batellerie sur le Rhône (Ingrid GERETSCHLÄGER) - Aix-les-Bains en 1561 (Joël LAGRANGE) - Les Gorges du Sierroz (Jean-François CONNILLE) - Les chantiers de la jeunesse (Marcel F. LAMARY)

N°13 - Charles Dullin (Jean NONGLATON) - Edouard Navello, photographe (Roger BEYSSON) - Le bords du lac gallo-romain d'Auguste à Valentinien III (Jacques PERNON) - L'orgue de St-Swithun (Marcel BERTINOTTI) - Marie de Solms (Corinne FOUQUE)

N°14 - Les routes du sel (Ingrid GERETSCHLÄGER) - Eugénie Fougère (Frédéric GIMOND) - Henri Cazalis (Geneviève FRIEH et Jean FRANÇON) - L'alliance franco-russe (Joël LAGRANGE)

Pierre Margara au Musée Faure

N°15 - La collégiale Notre-Dame de l'Assomption (Joël LAGRANGE) - L'Église et l'État en 1900 (André PALLUEL-GUILLARD) - Architecture (Philippe BERTINOTTI) - Les tableaux du chemin de Croix (André LIATARD) - Les orgues de Notre-Dame (Marcel BERTINOTTI) - Gabriel-Marie Garrone (André DARRACQ) - Le concile Vatican II (Christian SORREL)

N°15 - (supplément au) Jean Girel et Valérie Hermans au Musée Faure.

«Arts et Mémoire» est une publication de la Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains, association régie par la «Loi 1901»,
2 rue Lamartine - 73100 AIX-LES-BAINS.
Tél. 04.79.61.40.84
Parution 4 fois par an.
Abonnement combiné
avec l'adhésion à l'association : 150 F
Abonnement seul : 80 F

Fig. 1.



Fig. 2.

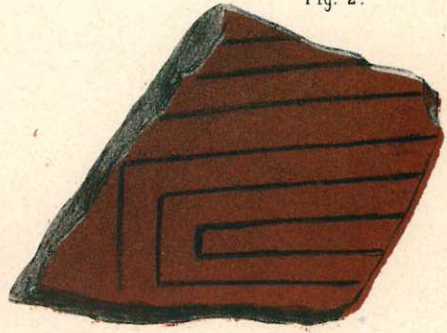


Fig. 3.



Fig. 4.



Fig. 5.

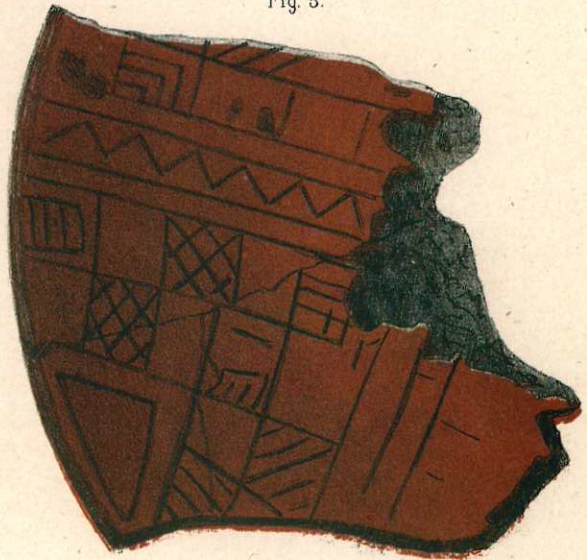


Fig. 7.



Fig. 6.

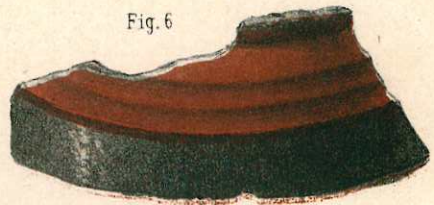
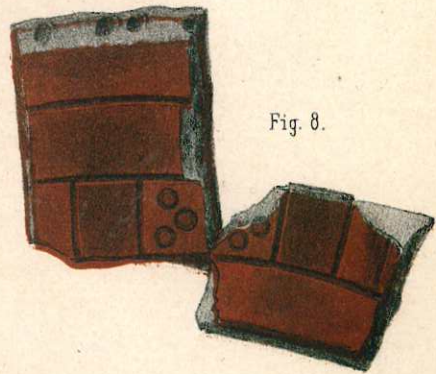
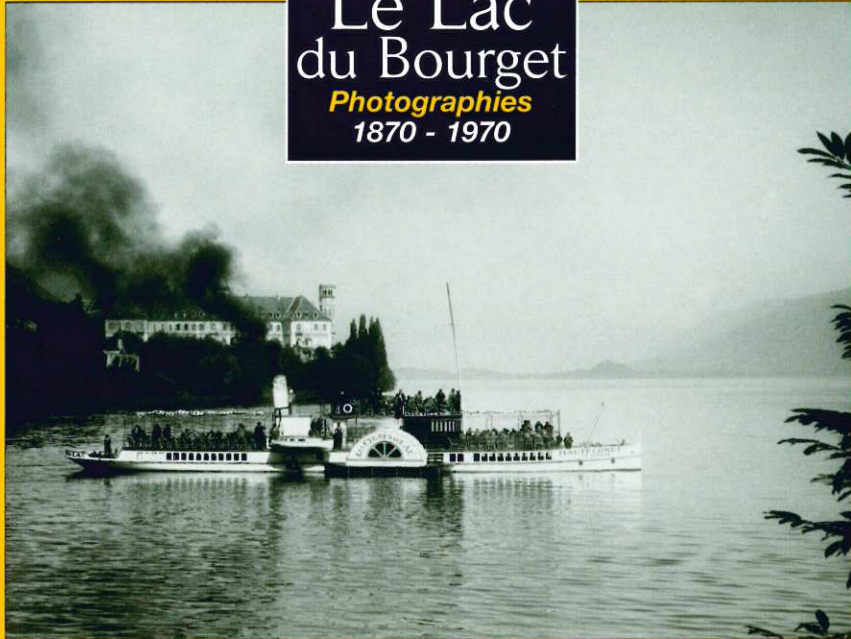


Fig. 8.



Un ouvrage de référence indispensable dans votre bibliothèque...

Le Lac du Bourget Photographies 1870 - 1970



Numéro hors-série de la revue «Arts et Mémoire» édité par la Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains

Des premières photographies retrouvées datant des années 1870 aux images semi-contemporaines, ce livre vous propose d'explorer le lac en barque à voile, en bateau à vapeur, en canot automobile, en hydravion, en compagnie des pêcheurs, des baigneurs, des sportifs ou des plaisanciers...

Un ouvrage au format 21x27 cm à l'italienne, 96 pages regroupant 130 photographies imprimées sur papier couché satiné 135 g en deux tons, relié pleine toile, sous jaquette et cellophane individuel.

Ce livre est vendu 148 F prix public dans toutes les librairies autour du lac du Bourget et par correspondance :

Société d'Art et d'Histoire
2, rue Lamartine
73100 - AIX-LES-BAINS.

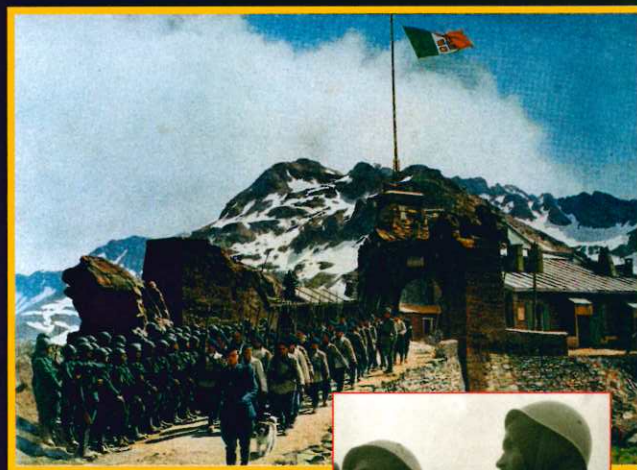
Un ouvrage de référence indispensable dans votre bibliothèque...

Ce livre de 160 pages, broché, au format 25x23 est l'aboutissement de 5 ans d'enquêtes et de recherches. Après avoir décortiqué les archives françaises, l'auteur a consulté les archives italiennes et américaines, rencontré de nombreux témoins militaires et civils ou leur familles, étudié les ouvrages traitant déjà du sujet. L'iconographie, d'origine française ou italienne, publique et privée est en grande partie inédite en France. L'ensemble de toutes ces données font de cet ouvrage un livre de référence, traitant dans le détail les événements qui se sont déroulés en Savoie en juin 1940 pendant "la Bataille des Alpes".

Ce livre est vendu 145 F prix public dans la plupart des librairies autour du lac du Bourget et par correspondance :

Société d'Art et d'Histoire
2, rue Lamartine
73100 - AIX-LES-BAINS.

Savoie : juin 1940 L'ultime victoire. (vol. 1)



Laurent Demouzon